

**L'ILLUSION  
COMIQUE**  
COMÉDIE

CORNEILLE, Pierre  
**1639**



**L'ILLUSION  
COMIQUE  
COMÉDIE**

Pierre Corneille

À PARIS, chez Francois TARGA, au premier pilier de la  
grand-salle du Palais devant la Chapelle, au soleil d'or.

**M. DC. XXXVI. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.**

## À Mademoiselle M. F. D. R.

Mademoiselle,

Voici un étrange monstre que je vous dédie. Le premier acte n'est qu'un prologue; les trois suivants font une comédie imparfaite, le dernier est une tragédie: et tout cela, cousu ensemble, fait une comédie. Qu'on en nomme l'invention bizarre et extravagante tant qu'on voudra, elle est nouvelle; et souvent la grâce de la nouveauté, parmi nos Français, n'est pas un petit degré de bonté. Son succès ne m'a point fait de honte sur le théâtre, et j'ose dire que la représentation de cette pièce capricieuse ne vous a point déplu, puisque vous m'avez commandé de vous en adresser l'épître quand elle irait sous la presse. Je suis au désespoir de vous la présenter en si mauvais état, qu'elle en est méconnaissable: la quantité de fautes que l'imprimeur a ajoutées aux miennes la déguise, ou pour mieux dire, la change entièrement. C'est l'effet de mon absence de Paris, d'où mes affaires m'ont rappelé sur le point qu'il l'imprimait, et m'ont obligé d'en abandonner les épreuves à sa discrétion. Je vous conjure de ne la lire point que vous n'avez pris la peine de corriger ce que vous trouverez marqué ensuite de cette épître. Ce n'est pas que j'y aie employé toutes les fautes qui s'y sont coulées; le nombre en est si grand qu'il eût épouvanté le lecteur: j'ai seulement choisi celles qui peuvent apporter quelque corruption notable au sens, et qu'on ne peut pas deviner aisément. Pour les autres, qui ne sont que contre la rime, ou l'orthographe, ou la ponctuation, j'ai cru que le lecteur judicieux y suppléerait sans beaucoup de difficulté, et qu'ainsi il n'était pas besoin d'en charger cette première feuille. Cela m'apprendra à ne hasarder plus de pièces à l'impression durant mon absence. Ayez assez de bonté pour ne dédaigner pas celle-ci, toute déchirée qu'elle est; et vous m'obligerez d'autant plus à demeurer toute ma vie,

Mademoiselle, Le plus fidèle et le plus passionné de vos serviteurs,

CORNEILLE.

## Examen

Je dirai peu de chose de cette pièce: c'est une galanterie extravagante qui a tant d'irrégularités, qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer, bien que la nouveauté de ce caprice en ait rendu le succès assez favorable pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque temps. Le premier acte ne semble qu'un prologue; les trois suivants forment une pièce, que je ne sais comment nommer: le succès en est tragique; Adraste y est tué, et Clindor en péril de mort; mais le style et les personnages sont entièrement de la comédie. Il y en a même un qui n'a d'être que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, et dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes: c'est un capitaine qui soutient assez son caractère de fanfaron, pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu, dans quelque langue que ce soit, qui s'en acquittent mieux. L'action n'y est pas complète, puisqu'on ne sait, à la fin du quatrième acte qui la termine, ce que deviennent les principaux acteurs, et qu'ils se dérobent plutôt au péril qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est assez régulier, mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquième est une tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote et que j'ai tâché d'expliquer. Clindor et Isabelle, étant devenus comédiens sans qu'on le sache, y représentent une histoire qui a du rapport avec la leur, et semble en être la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention, mais c'est un trait d'art pour mieux abuser par une fausse mort le père de Clindor qui les regarde, et rendre son retour de la douleur à la joie plus surprenant et plus agréable.

Tout cela cousu ensemble fait une comédie dont l'action n'a pour durée que celle de sa représentation, mais sur quoi il ne serait pas sûr de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne se hasardent qu'une fois; et quand l'original aurait passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le style semble assez proportionné aux matières, si ce n'est que Lyse, en la sixième scène du troisième acte, semble s'élever un peu trop au-dessus du caractère de servante. Ces deux vers d'Horace lui serviront d'excuse, aussi bien qu'au père du menteur, quand il se met en colère contre son fils au cinquième:

Interdum tamen et vocem comaedia tollit,  
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce poème: tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il ait quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des temps, et qu'il paraît encore sur nos théâtres, bien qu'il y ait plus de trente années qu'il est au monde, et qu'une si longue révolution en ait enseveli beaucoup sous la poussière, qui semblaient avoir plus de droit que lui de prétendre à une si heureuse durée.

## ACTEURS

ALCANDRE, magicien.  
PRIDAMANT, père de Clindor.  
DORANTE, ami de Pridamant.  
MATAMORE, capitaine gascon, amoureux d'Isabelle.  
CLINDOR, suivant de Capitan, et amant d'Isabelle.  
ADRASTE, gentilhomme, amoureux d'Isabelle.  
GÉRONTE, père d'Isabelle.  
ISABELLE, fille de Géronte.  
LYSE.  
LE GEÔLIER, de Bordeaux.  
PAGE du CAPITAN.  
CLINDOR, représentant Théagène, seigneur anglais.  
ISABELLE, représentant Hyppolyte, femme de Théagène.  
LYSE, représentant Clarine, suivante d'Hippolyte.  
ERASTE, écuyer de Florilame.  
Troupe de domestiques d'Adreste.  
Troupes de domestiques de Florilame.

*La scène est en Touraine, en une compagnie proche de la grotte de magicien.*

## ACTE I

### SCÈNE PREMIÈRE.

**Pridamant, Dorante.**

**DORANTE.**

Ce mage, qui d'un mot renverse la nature,  
N'a choisi pour palais que cette grotte obscure.  
La nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour,  
N'ouvrant son voile épais qu'aux rayons d'un faux jour,  
5 De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres  
Que ce qu'en peut souffrir le commerce des ombres.  
N'avancez pas : son art au pied de ce rocher  
A mis de quoi punir qui s'en ose approcher ;  
Et cette large bouche est un mur invisible,  
10 Où l'air en sa faveur devient inaccessible,  
Et lui fait un rempart, dont les funestes bords  
Sur un peu de poussière étalent mille morts.  
Jaloux de son repos plus que de sa défense,  
Il perd qui l'importune, ainsi que qui l'offense ;  
15 Malgré l'empressement d'un curieux désir,  
Il faut, pour lui parler, attendre son loisir :  
Chaque jour il se montre, et nous touchons à l'heure  
Où pour se divertir il sort de sa demeure.

**PRIDAMANT.**

J'en attends peu de chose, et brûle de le voir.  
20 J'ai de l'impatience, et je manque d'espoir.  
Ce fils, ce cher objet de mes inquiétudes,  
Qu'ont éloigné de moi des traitements trop rudes,  
Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux,  
A caché pour jamais sa présence à mes yeux.  
25 Sous ombre qu'il prenait un peu trop de licence,  
Contre ses libertés je roidis ma puissance ;  
Je croyais le dompter à force de punir,  
Et ma sévérité ne fit que le bannir.  
Mon âme vit l'erreur dont elle était séduite :  
30 Je l'outrageais présent, et je pleurai sa fuite ;  
Et l'amour paternel me fit bientôt sentir  
D'une injuste rigueur un juste repentir.  
Il l'a fallu chercher : j'ai vu dans mon voyage  
Le Pô, le Rhin, la Meuse, et la Seine, et le Tage :  
35 Toujours le même soin travaille mes esprits ;  
Et ces longues erreurs ne m'en ont rien appris.

Enfin, au désespoir de perdre tant de peine,  
Et n'attendant plus rien de la prudence humaine,  
Pour trouver quelque borne à tant de maux soufferts,  
40 J'ai déjà sur ce point consulté les enfers.  
J'ai vu les plus fameux en la haute science  
Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'expérience :  
On m'en faisait l'état que vous faites de lui,  
Et pas un d'eux n'a pu soulager mon ennui.  
45 L'enfer devient muet quand il me faut répondre,  
Ou ne me répond rien qu'afin de me confondre.

**DORANTE.**

Ne traitez pas Alcandre en homme du commun ;  
Ce qu'il sait en son art n'est connu de pas un.  
Je ne vous dirai point qu'il commande au tonnerre,  
50 Qu'il fait enfler les mers, qu'il fait trembler la terre ;  
Que de l'air, qu'il mutine en mille tourbillons,  
Contre ses ennemis il fait des bataillons ;  
Que de ses mots savants les forces inconnues  
Transportent les rochers, font descendre les nues,  
55 Et briller dans la nuit l'éclat de deux soleils ;  
Vous n'avez pas besoin de miracles pareils :  
Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées,  
Qu'il connaît l'avenir et les choses passées ;  
Rien n'est secret pour lui dans tout cet univers,  
60 Et pour lui nos destins sont des livres ouverts.  
Moi-même, ainsi que vous, je ne pouvais le croire :  
Mais sitôt qu'il me vit, il me dit mon histoire ;  
Et je fus étonné d'entendre le discours  
Des traits les plus cachés de toutes mes amours.

**PRIDAMANT.**

65 Vous m'en dites beaucoup.

**DORANTE.**

J'en ai vu davantage.

**PRIDAMANT.**

Vous essayez en vain de me donner courage ;  
Mes soins et mes travaux verront, sans aucun fruit,  
Clôre mes tristes jours d'une éternelle nuit.

**DORANTE.**

Depuis que j'ai quitté le séjour de Bretagne  
70 Pour venir faire ici le noble de campagne,  
Et que deux ans d'amour, par une heureuse fin,  
M'ont acquis Sylvérie et ce château voisin,  
De pas un, que je sache, il n'a déçu l'attente :  
Quiconque le consulte en sort l'âme contente.  
75 Croyez-moi, son secours n'est pas à négliger :  
D'ailleurs il est ravi quand il peut m'obliger,  
Et j'ose me vanter qu'un peu de mes prières  
Vous obtiendra de lui des faveurs singulières.



**PRIDAMANT.**

Le sort m'est trop cruel pour devenir si doux.

**DORANTE.**

80 Espérez mieux : il sort, et s'avance vers nous.  
Regardez-le marcher ; ce visage si grave,  
Dont le rare savoir tient la nature esclave,  
N'a sauvé toutefois des ravages du temps  
Qu'un peu d'os et de nerfs qu'ont décharnés cent ans ;  
85 Son corps, malgré son âge, a les forces robustes,  
Le mouvement facile, et les démarches justes :  
Des ressorts inconnus agitent le vieillard,  
Et font de tous ses pas des miracles de l'art.

**SCÈNE II.**

**Alcandre, Pridamant, Dorante.**

**DORANTE.**

Grand démon du savoir, de qui les doctes veilles  
90 Produisent chaque jour de nouvelles merveilles,  
À qui rien n'est secret dans nos intentions,  
Et qui vois, sans nous voir, toutes nos actions :  
Si de ton art divin le pouvoir admirable  
Jamais en ma faveur se rendit secourable,  
95 De ce père affligé soulage les douleurs ;  
Une vieille amitié prend part en ses malheurs.  
Rennes ainsi qu'à moi lui donna la naissance,  
Et presque entre ses bras j'ai passé mon enfance ;  
Là son fils, pareil d'âge et de condition,  
100 S'unissant avec moi d'étroite affection...

**ALCANDRE.**

Dorante, c'est assez, je sais ce qui l'amène :  
Ce fils est aujourd'hui le sujet de sa peine.  
Vieillard, n'est-il pas vrai que son éloignement  
Par un juste remords te gêne incessamment ?  
105 Qu'une obstination à te montrer sévère  
L'a banni de ta vue, et cause ta misère ?  
Qu'en vain, au repentir de ta sévérité,  
Tu cherches en tous lieux ce fils si maltraité ?

**PRIDAMANT.**

Oracle de nos jours, qui connais toutes choses,  
110 En vain de ma douleur je cacherais les causes ;  
Tu sais trop quelle fut mon injuste rigueur,  
Et vois trop clairement les secrets de mon cœur.  
Il est vrai, j'ai failli ; mais pour mes injustices  
Tant de travaux en vain sont d'assez grands supplices :  
115 Donne enfin quelque borne à mes regrets cuisants,  
Rends-moi l'unique appui de mes débiles ans.

Je le tiendrai rendu si j'en ai des nouvelles ;  
L'amour pour le trouver me fournira des ailes.  
Où fait-il sa retraite ? En quels lieux dois-je aller ?  
120 Fût-il au bout du monde, on m'y verra voler.

**ALCANDRE.**

Commencez d'espérer : vous saurez par mes charmes  
Ce que le ciel vengeur refusait à vos larmes.  
Vous reverrez ce fils plein de vie et d'honneur :  
De son bannissement il tire son bonheur.  
125 C'est peu de vous le dire : en faveur de Dorante  
Je vous veux faire voir sa fortune éclatante.  
Les novices de l'art, avec tous leurs encens,  
Et leurs mots inconnus, qu'ils feignent tout-puissants,  
Leurs herbes, leurs parfums et leurs cérémonies,  
130 Apportent au métier des longueurs infinies,  
Qui ne sont, après tout, qu'un mystère pipeur  
Pour se faire valoir et pour vous faire peur :  
Ma baguette à la main, j'en ferai davantage.

Pipeur : filou qui trompe au jeu, qui  
joue de mauvaise foi. [F]

*Il donne un coup de baguette, et on tire un rideau derrière lequel  
sont en parade les plus beaux habits des comédiens.*

Jugez de votre fils par un tel équipage :  
135 Eh bien ! Celui d'un prince a-t-il plus de splendeur ?  
Et pouvez-vous encore douter de sa grandeur ?

**PRIDAMANT.**

D'un amour paternel vous flattez les tendresses ;  
Mon fils n'est point de rang à porter ces richesses,  
Et sa condition ne saurait consentir  
140 Que d'une telle pompe il s'ose revêtir.

**ALCANDRE.**

Sous un meilleur destin sa fortune rangée,  
Et sa condition avec le temps changée,  
Personne maintenant n'a de quoi murmurer  
Qu'en public de la sorte il aime à se parer.

**PRIDAMANT.**

145 À cet espoir si doux j'abandonne mon âme ;  
Mais parmi ces habits je vois ceux d'une femme :  
Serait-il marié ?

**ALCANDRE.**

Je vais de ses amours  
Et de tous ses hasards vous faire le discours.  
Toutefois, si votre âme était assez hardie,  
150 Sous une illusion vous pourriez voir sa vie,  
Et tous ses accidents devant vous exprimés  
Par des spectres pareils à des corps animés :  
Il ne leur manquera ni geste ni parole.

**PRIDAMANT.**

155 Ne me soupçonnez point d'une crainte frivole :  
Le portrait de celui que je cherche en tous lieux

Pourrait-il par sa vue épouvanter mes yeux ?

**ALCANDRE.**

Mon cavalier, de grâce, il faut faire retraite,  
Et souffrir qu'entre nous l'histoire en soit secrète.

**PRIDAMANT.**

Pour un si bon ami je n'ai point de secrets.

**DORANTE.**

160 Il nous faut sans réplique accepter ses arrêts ;  
Je vous attends chez moi.

**ALCANDRE.**

Ce soir, si bon lui semble.  
Il vous apprendra tout quand vous serez ensemble.

### **SCÈNE III.**

**Alcandre, Pridamant.**

**ALCANDRE.**

Votre fils tout d'un coup ne fut pas grand seigneur ;  
Toutes ses actions ne vous font pas honneur,  
165 Et je serais marri d'exposer sa misère  
En spectacle à des yeux autres que ceux d'un père.  
Il vous prit quelque argent, mais ce petit butin  
À peine lui dura du soir jusqu'au matin ;  
Et pour gagner Paris, il vendit par la plaine  
170 Des brevets à chasser la fièvre et la migraine,  
Dit la bonne aventure, et s'y rendit ainsi.  
Là, comme on vit d'esprit, il en vécut aussi.  
Dedans Saint-Innocent il se fit secrétaire ;  
Après, montant d'état, il fut clerc d'un notaire.  
175 Ennuyé de la plume, il la quitta soudain,  
Et fit danser un singe au faubourg Saint-Germain.  
Il se mit sur la rime, et l'essai de sa veine  
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine.  
Son style prit après de plus beaux ornements ;  
180 Il se hasarda même à faire des romans,  
Des chansons pour Gautier, des pointes pour Guillaume.  
Depuis, il trafiqua de chapelets de baume,  
Vendit du Mithridate en maître opérateur,  
Revint dans le Palais, et fut solliciteur.  
185 Enfin, jamais Buscon, Lazarille de Tormes,  
Sayavèdre, et Gusman, ne prirent tant de formes :  
C'était là pour Dorante un honnête entretien !

Mithridate : antidote ou composition qui sert de remède ou de préservatif contre les poisons, où il entre plusieurs drogues, comme opium, vipères, scilles, agaric, stincs etc. [F]

**PRIDAMANT.**

Que je vous suis tenu de ce qu'il n'en sait rien !

**ALCANDRE.**

190 Sans vous faire rien voir, je vous en fais un conte,  
Dont le peu de longueur épargne votre honte.  
Las de tant de métiers sans honneur et sans fruit,  
Quelque meilleur destin à Bordeaux l'a conduit ;  
Et là, comme il pensait au choix d'un exercice,  
Un brave du pays l'a pris à son service.  
195 Ce guerrier amoureux en a fait son agent :  
Cette commission l'a remeublé d'argent ;  
Il sait avec adresse, en portant les paroles,  
De la vaillante dupe attraper les pistoles ;  
Même de son agent il s'est fait son rival,  
200 Et la beauté qu'il sert ne lui veut point de mal.  
Lorsque de ses amours vous aurez vu l'histoire,  
Je vous le veux montrer plein d'éclat et de gloire,  
Et la même action qu'il pratique aujourd'hui.

**PRIDAMANT.**

Que déjà cet espoir soulage mon ennui !

**ALCANDRE.**

205 Il a caché son nom en battant la campagne,  
Et s'est fait de Clindor le sieur de la Montagne :  
C'est ainsi que tantôt vous l'entendrez nommer.  
Voyez tout sans rien dire et sans vous alarmer.  
Je tarde un peu beaucoup pour votre impatience ;  
210 N'en concevez pourtant aucune défiance :  
C'est qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir  
Sur les spectres parlants qu'il faut vous faire voir.  
Entrons dedans ma grotte, afin que j'y prépare  
Quelques charmes nouveaux pour un effet si rare.

## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE.

**Alcandre, Pridamant.**

**ALCANDRE.**

215 Quoi qui s'offre à nos yeux, n'en ayez point d'effroi ;  
De ma grotte surtout ne sortez qu'après moi :  
Sinon, vous êtes mort. Voyez déjà paraître  
Sous deux fantômes vains votre fils et son maître.

**PRIDAMANT.**

Ô dieux ! Je sens mon âme après lui s'envoler.

**ALCANDRE.**

220 Faites-lui du silence, et l'écoutez parler.

### SCÈNE II.

**Matamore, Clindor.**

**CLINDOR.**

Quoi ! Monsieur, vous rêvez ! Et cette âme hautaine,  
Après tant de beaux faits, semble être encore en peine !  
N'êtes-vous point lassé d'abattre des guerriers,  
Et vous faut-il encore quelques nouveaux lauriers ?

**MATAMORE.**

225 Il est vrai que je rêve, et ne saurais résoudre  
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,  
Du grand Sophi de Perse, ou bien du grand Mogor.

**CLINDOR.**

Eh ! De grâce, monsieur, laissez-les vivre encore :  
Qu'ajouterait leur perte à votre renommée ?  
230 D'ailleurs quand auriez-vous rassemblé votre armée ?

**MATAMORE.**

Mon armée ? Ah, poltron ! Ah, traître ! Pour leur mort  
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort ?

Parques : personnages de la mythologie romaine ; vieilles femmes qui filaient la vie des hommes et qui l'interrompait le moment venu.

Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,  
 Défait les escadrons, et gagne les batailles.  
 235 Mon courage vaincu contre les empereurs  
 N'arme que la moitié de ses moindres fureurs ;  
 D'un seul commandement que je fais aux trois parques,  
 Je dépeuple l'état des plus heureux monarques ;  
 Le foudre est mon canon, les destins mes soldats :  
 240 Je couche d'un revers mille ennemis à bas.  
 D'un souffle je réduis leurs projets en fumée ;  
 Et tu m'oses parler cependant d'une armée !  
 Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars :  
 Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards,  
 245 Veillaque. Toutefois je songe à ma maîtresse :  
 Ce penser m'adoucit : va, ma colère cesse,  
 Et ce petit archer qui dompte tous les dieux  
 Vient de chasser la mort qui logeait dans mes yeux.  
 Regarde, j'ai quitté cette effroyable mine  
 250 Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine ;  
 Et, pensant au bel oeil qui tient ma liberté,  
 Je ne suis plus qu'amour, que grâce, que beauté.

**CLINDOR.**

Ô dieux ! En un moment que tout vous est possible !  
 Je vous vois aussi beau que vous étiez terrible,  
 255 Et ne crois point d'objet si ferme en sa rigueur,  
 Qu'il puisse constamment vous refuser son coeur.

**MATAMORE.**

Je te le dis encore, ne sois plus en alarme :  
 Quand je veux, j'épouvante ; et quand je veux, je charme ;  
 Et, selon qu'il me plaît, je remplis tour à tour  
 260 Les hommes de terreur, et les femmes d'amour.  
 Du temps que ma beauté m'était inséparable,  
 Leurs persécutions me rendaient misérable :  
 Je ne pouvais sortir sans les faire pâmer.  
 Mille mouraient par jour à force de m'aimer :  
 265 J'avais des rendez-vous de toutes les princesses ;  
 Les reines à l'envi m'enviaient mes caresses ;  
 Celle d'Éthiopie, et celle du Japon,  
 Dans leurs soupirs d'amour ne mêlaient que mon nom.  
 De passion pour moi deux sultanes troublèrent ;  
 270 Deux autres, pour me voir, du sérail s'échappèrent :  
 J'en fus mal quelque temps avec le grand seigneur.

**CLINDOR.**

Son mécontentement n'allait qu'à votre honneur.

**MATAMORE.**

Ces pratiques nuisaient à mes desseins de guerre,  
 Et pouvaient m'empêcher de conquérir la terre.  
 275 D'ailleurs, j'en devins las ; et pour les arrêter,  
 J'envoyai le Destin dire à son Jupiter  
 Qu'il trouvât un moyen qui fît cesser les flammes  
 Et l'importunité dont m'accablaient les dames :  
 Qu'autrement ma colère irait dedans les cieus  
 280 Le dégrader soudain de l'empire des dieux,

Et donnerait à Mars à gouverner sa foudre.  
La frayeur qu'il en eut le fit bientôt résoudre :  
Ce que je demandais fut prêt en un moment ;  
Et depuis, je suis beau quand je veux seulement.

**CLINDOR.**

285 Que j'aurais, sans cela, de poulets à vous rendre !

**MATAMORE.**

De quelle que ce soit, garde-toi bien d'en prendre,  
Sinon de... Tu m'entends ? Que dit-elle de moi ?

**CLINDOR.**

290 Que vous êtes des cœurs et le charme et l'effroi ;  
Et que si quelque effet peut suivre vos promesses,  
Son sort est plus heureux que celui des déesses.

**MATAMORE.**

écoute. En ce temps-là, dont tantôt je parlais,  
Les déesses aussi se rangeaient sous mes lois ;  
Et je te veux conter une étrange aventure  
Qui jeta du désordre en toute la nature,  
295 Mais désordre aussi grand qu'on en voie arriver.  
Le Soleil fut un jour sans se pouvoir lever,  
Et ce visible dieu, que tant de monde adore,  
Pour marcher devant lui ne trouvait point d'Aurore :  
On la cherchait partout, au lit du vieux Tithon,  
300 Dans les bois de Céphale, au palais de Memnon ;  
Et faute de trouver cette belle fourrière,  
Le jour jusqu'à midi se passa sans lumière.

**CLINDOR.**

Où pouvait être alors la reine des clartés ?

**MATAMORE.**

305 Au milieu de ma chambre, à m'offrir ses beautés.  
Elle y perdit son temps, elle y perdit ses larmes ;  
Mon cœur fut insensible à ses plus puissants charmes ;  
Et tout ce qu'elle obtint pour son frivole amour  
Fut un ordre précis d'aller rendre le jour.

**CLINDOR.**

310 Cet étrange accident me revient en mémoire ;  
J'étais lors en Mexique, où j'en appris l'histoire,  
Et j'entendis conter que la Perse en courroux  
De l'affront de son dieu murmurait contre vous.

**MATAMORE.**

315 J'en ouïs quelque chose, et je l'eusse punie ;  
Mais j'étais engagé dans la Transylvanie,  
Où ses ambassadeurs, qui vinrent l'excuser,  
À force de présents me surent apaiser.

Poulet : signifie aussi un petit billet amoureux qu'on envoie aux Dames galantes, ainsi nommé, parce qu'en le pliant on y faisait deux pointes qui représentaient les ailes d'un poulet.  
[F]

**CLINDOR.**

Que la clémence est belle en un si grand courage !

**MATAMORE.**

Contemple, mon ami, contemple ce visage :  
Tu vois un abrégé de toutes les vertus.  
320 D'un monde d'ennemis sous mes pieds abattus,  
Dont la race est périe, et la terre déserte,  
Pas un qu'à son orgueil n'a jamais dû sa perte.  
Tous ceux qui font hommage à mes perfections  
Conservent leurs états par leurs submissions.  
325 En Europe, où les rois sont d'une humeur civile,  
Je ne leur rase point de château ni de ville :  
Je les souffre régner, mais chez les Africains,  
Partout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains,  
J'ai détruit les pays pour punir leurs monarques,  
330 Et leurs vastes déserts en sont de bonnes marques :  
Ces grands sables qu'à peine on passe sans horreur  
Sont d'assez beaux effets de ma juste fureur.

**CLINDOR.**

Revenons à l'amour : voici votre maîtresse.

**MATAMORE.**

Ce diable de rival l'accompagne sans cesse.

**CLINDOR.**

335 Où vous retirez-vous ?

**MATAMORE.**

Ce fat n'est pas vaillant ;  
Mais il a quelque humeur qui le rend insolent.  
Peut-être qu'orgueilleux d'être avec cette belle,  
Il serait assez vain pour me faire querelle.

**CLINDOR.**

Ce serait bien courir lui-même à son malheur.

**MATAMORE.**

340 Lorsque j'ai ma beauté, je n'ai point de valeur.

**CLINDOR.**

Cessez d'être charmant, et faites-vous terrible.

**MATAMORE.**

Mais tu n'en prévois pas l'accident infaillible ;  
Je ne saurais me faire effroyable à demi :  
Je tuerais ma maîtresse avec mon ennemi.  
345 Attendons en ce coin l'heure qui les sépare.



**CLINDOR.**

Comme votre valeur, votre prudence est rare.

### **SCÈNE III.**

**Adraste, Isabelle.**

**ADRASTE.**

Hélas ! S'il est ainsi, quel malheur est le mien !  
Je soupire, j'endure, et je n'avance rien ;  
Et malgré les transports de mon amour extrême,  
350 Vous ne voulez pas croire encore que je vous aime.

**ISABELLE.**

Je ne sais pas, monsieur, de quoi vous me blâmez.  
Je me connais aimable, et crois que vous m'aimez :  
Dans vos soupirs ardents j'en vois trop d'apparence ;  
Et quand bien de leur part j'aurais moins d'assurance,  
355 Pour peu qu'un honnête homme ait vers moi de crédit,  
Je lui fais la faveur de croire ce qu'il dit.  
Rendez-moi la pareille ; et puisqu'à votre flamme  
Je ne déguise rien de ce que j'ai dans l'âme,  
Faites-moi la faveur de croire sur ce point  
360 Que bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point.

**ADRASTE.**

Cruelle, est-ce là donc ce que vos injustices  
Ont réservé de prix à de si longs services ?  
Et mon fidèle amour est-il si criminel  
Qu'il doive être puni d'un mépris éternel ?

**ISABELLE.**

365 Nous donnons bien souvent de divers noms aux choses :  
Des épines pour moi, vous les nommez des roses ;  
Ce que vous appelez service, affection,  
Je l'appelle supplice et persécution.  
Chacun dans sa croyance également s'obstine.  
370 Vous pensez m'obliger d'un feu qui m'assassine ;  
Et ce que vous jugez digne du plus haut prix  
Ne mérite, à mon gré, que haine et que mépris.

**ADRASTE.**

N'avoir que du mépris pour des flammes si saintes  
Dont j'ai reçu du ciel les premières atteintes !  
375 Oui, le ciel, au moment qu'il me fit respirer,  
Ne me donna de coeur que pour vous adorer.  
Mon âme vint au jour pleine de votre idée ;  
Avant que de vous voir vous l'avez possédée ;  
Et quand je me rendis à des regards si doux,  
380 Je ne vous donnai rien qui ne fût tout à vous,  
Rien que l'ordre du ciel n'eût déjà fait tout vôtre.

**ISABELLE.**

Le ciel m'eût fait plaisir d'en enrichir une autre ;  
Il vous fit pour m'aimer, et moi pour vous haïr :  
Gardons-nous bien tous deux de lui désobéir.  
385 Vous avez, après tout, bonne part à sa haine,  
Ou d'un crime secret il vous livre à la peine ;  
Car je ne pense pas qu'il soit tourment égal  
Au supplice d'aimer qui vous traite si mal.

**ADRASTE.**

390 La grandeur de mes maux vous étant si connue,  
Me refuserez-vous la pitié qui m'est due ?

**ISABELLE.**

Certes j'en ai beaucoup, et vous plains d'autant plus  
Que je vois ces tourments tout à fait superflus,  
Et n'avoir pour tout fruit d'une longue souffrance  
Que l'incommode honneur d'une triste constance.

**ADRASTE.**

395 Un père l'autorise, et mon feu maltraité  
Enfin aura recours à son autorité.

**ISABELLE.**

Ce n'est pas le moyen de trouver votre conte ;  
Et d'un si beau dessein vous n'aurez que la honte.

**ADRASTE.**

400 J'espère voir pourtant, avant la fin du jour,  
Ce que peut son vouloir au défaut de l'amour.

**ISABELLE.**

Et moi, j'espère voir, avant que le jour passe,  
Un amant accablé de nouvelle disgrâce.

**ADRASTE.**

Eh quoi ! Cette rigueur ne cessera jamais ?

**ISABELLE.**

Allez trouver mon père, et me laissez en paix.

**ADRASTE.**

405 Votre âme, au repentir de sa froideur passée,  
Ne la veut point quitter sans être un peu forcée :  
J'y vais tout de ce pas, mais avec des serments  
Que c'est pour obéir à vos commandements.

**ISABELLE.**

Allez continuer une vaine poursuite.

## SCÈNE IV.

**Matamore, Isabelle, Clindor.**

**MATAMORE.**

410 Eh bien ! Dès qu'il m'a vu, comme a-t-il pris la fuite ?  
M'a-t-il bien su quitter la place au même instant ?

**ISABELLE.**

Ce n'est pas honte à lui, les rois en font autant,  
Du moins si ce grand bruit qui court de vos merveilles  
N'a trompé mon esprit en frappant mes oreilles.

**MATAMORE.**

415 Vous le pouvez bien croire, et pour le témoigner,  
Choisissez en quels lieux il vous plaît de régner :  
Ce bras tout aussitôt vous conquête un empire ;  
J'en jure par lui-même, et cela c'est tout dire.

**ISABELLE.**

420 Ne prodiguez pas tant ce bras toujours vainqueur ;  
Je ne veux point régner que dessus votre coeur :  
Toute l'ambition que me donne ma flamme,  
C'est d'avoir pour sujets les désirs de votre âme.

**MATAMORE.**

425 Ils vous sont tous acquis, et pour vous faire voir  
Que vous avez sur eux un absolu pouvoir,  
Je n'écouterai plus cette humeur de conquête ;  
Et laissant tous les rois leurs couronnes en tête,  
J'en prendrai seulement deux ou trois pour valets,  
Qui viendront à genoux vous rendre mes poulets.

**ISABELLE.**

430 L'éclat de tels suivants attirerait l'envie  
Sur le rare bonheur où je coule ma vie ;  
Le commerce discret de nos affections  
N'a besoin que de lui pour ces commissions.

**MATAMORE.**

435 Vous avez, Dieu me sauve ! Un esprit à ma mode ;  
Vous trouvez, comme moi, la grandeur incommode.  
Les sceptres les plus beaux n'ont rien pour moi d'exquis :  
Je les rends aussitôt que je les ai conquis,  
Et me suis vu charmer quantité de princesses,  
Sans que jamais mon coeur les voulût pour maîtresses.

**ISABELLE.**

440 Certes en ce point seul je manque un peu de foi.  
Que vous ayez quitté des princesses pour moi !  
Que vous leur refusiez un coeur dont je dispose !

**MATAMORE.**

Je crois que la Montagne en saura quelque chose.  
Viens çà. Lorsqu'en la Chine, en ce fameux tournoi,  
Je donnai dans la vue aux deux filles du roi,  
445 Que te dit-on en cour de cette jalousie  
Dont pour moi toutes deux eurent l'âme saisie ?

**CLINDOR.**

Par vos mépris enfin l'une et l'autre mourut.  
J'étais lors en Égypte, où le bruit en courut ;  
Et ce fut en ce temps que la peur de vos armes  
450 Fit nager le grand Caire en un fleuve de larmes.  
Vous veniez d'assommer dix géants en un jour ;  
Vous aviez désolé les pays d'alentour,  
Rasé quinze châteaux, aplani deux montagnes,  
Fait passer par le feu villes, bourgs et campagnes,  
455 Et défait, vers Damas, cent mille combattants.

**MATAMORE.**

Que tu remarques bien et les lieux et les temps !  
Je l'avais oublié.

**ISABELLE.**

Des faits si pleins de gloire  
Vous peuvent-ils ainsi sortir de la mémoire ?

**MATAMORE.**

Trop pleine de lauriers remportés sur les rois,  
460 Je ne la charge point de ces menus exploits.

## **SCÈNE V.**

**Matamore, Isabelle, Clindor, un Page.**

**LE PAGE.**

Monsieur.

**MATAMORE.**

Que veux-tu, page ?

**LE PAGE.**

Un courrier vous demande.

**MATAMORE.**

D'où vient-il ?

**LE PAGE.**

De la part de la reine d'Islande.

**MATAMORE.**

Ciel ! Qui sais comme quoi j'en suis persécuté,  
Un peu plus de repos avec moins de beauté !  
465 Fais qu'un si long mépris enfin la désabuse.

**CLINDOR.**

Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuse.

**ISABELLE.**

Je n'en puis plus douter.

**CLINDOR.**

Il vous le disait bien.

**MATAMORE.**

Elle m'a beau prier : non, je n'en ferai rien.  
Et quoi qu'un fol espoir ose encore lui promettre,  
470 Je lui vais envoyer sa mort dans une lettre.  
Trouvez-le bon, ma reine, et souffrez cependant  
Une heure d'entretien de ce cher confident,  
Qui, comme de ma vie il sait toute l'histoire,  
Vous fera voir sur qui vous avez la victoire.

**ISABELLE.**

475 Tardez encore moins, et par ce prompt retour  
Je jugerai quelle est envers moi votre amour.

## **SCÈNE VI.**

### **Clindor, Isabelle.**

**CLINDOR.**

Jugez plutôt par là l'humeur du personnage :  
Ce page n'est chez lui que pour ce badinage,  
Et venir d'heure en heure avertir sa grandeur  
480 D'un courrier, d'un agent, ou d'un ambassadeur.

**ISABELLE.**

Ce message me plaît bien plus qu'il ne lui semble :  
Il me défait d'un fou pour nous laisser ensemble.

**CLINDOR.**

Ce discours favorable enhardira mes feux  
À bien user d'un temps si propice à mes vœux.

**ISABELLE.**

485 Que m'allez-vous conter ?

**CLINDOR.**

Que j'adore Isabelle,  
Que je n'ai plus de coeur ni d'âme que pour elle,  
Que ma vie...

**ISABELLE.**

Épargnez ces propos superflus ;  
Je les sais, je les crois : que voulez-vous de plus ?  
Je néglige à vos yeux l'offre d'un diadème ;  
490 Je dédaigne un rival : en un mot, je vous aime.  
C'est aux commencements des faibles passions  
À s'amuser encore aux protestations :  
Il suffit de nous voir au point où sont les nôtres ;  
Un coup d'oeil vaut pour vous tous les discours des autres.

**CLINDOR.**

495 Dieux ! Qui l'eût jamais cru, que mon sort rigoureux  
Se rendît si facile à mon coeur amoureux !  
Banni de mon pays par la rigueur d'un père,  
Sans support, sans amis, accablé de misère,  
Et réduit à flatter le caprice arrogant  
500 Et les vaines humeurs d'un maître extravagant :  
Ce pitoyable état de ma triste fortune  
N'a rien qui vous déplaît ou qui vous importune ;  
Et d'un rival puissant les biens et la grandeur  
Obtiennent moins sur vous que ma sincère ardeur.

**ISABELLE.**

505 C'est comme il faut choisir. Un amour véritable  
S'attache seulement à ce qu'il voit aimable.  
Qui regarde les biens ou la condition  
N'a qu'un amour avare, ou plein d'ambition,  
Et souille lâchement par ce mélange infâme  
510 Les plus nobles désirs qu'enfante une belle âme.  
Je sais bien que mon père a d'autres sentiments,  
Et mettra de l'obstacle à nos contentements ;  
Mais l'amour sur mon coeur a pris trop de puissance  
Pour écouter encore les lois de la naissance.  
515 Mon père peut beaucoup, mais bien moins que ma foi :  
Il a choisi pour lui, je veux choisir pour moi.

**CLINDOR.**

Confus de voir donner à mon peu de mérite...

**ISABELLE.**

Voici mon importun, souffrez que je l'évite.

## SCÈNE VII.

**Adraste, Clindor.**

**ADRASTE.**

520 Que vous êtes heureux, et quel malheur me suit !  
Ma maîtresse vous souffre, et l'ingrate me fuit.  
Quelque goût qu'elle prenne en votre compagnie,  
Sitôt que j'ai paru, mon abord l'a bannie.

**CLINDOR.**

Sans avoir vu vos pas s'adresser en ce lieu,  
Lasse de mes discours, elle m'a dit adieu.

**ADRASTE.**

525 Lasse de vos discours ! Votre humeur est trop bonne,  
Et votre esprit trop beau pour ennuyer personne.  
Mais que lui contiez-vous qui pût l'importuner ?

**CLINDOR.**

530 Des choses qu'aisément vous pouvez deviner :  
Les amours de mon maître, ou plutôt ses sottises,  
Ses conquêtes en l'air, ses hautes entreprises.

**ADRASTE.**

Voulez-vous m'obliger ? Votre maître, ni vous,  
N'êtes pas gens tous deux à me rendre jaloux ;  
Mais si vous ne pouvez arrêter ses saillies,  
Divertissez ailleurs le cours de ses folies.

**CLINDOR.**

535 Que craignez-vous de lui, dont tous les compliments  
Ne parlent que de morts et de saccagements,  
Qu'il bat, terrasse, brise, étrangle, brûle, assomme ?

**ADRASTE.**

Pour être son valet, je vous trouve honnête homme :  
Vous n'êtes point de taille à servir sans dessein  
540 Un fanfaron plus fou que son discours n'est vain.  
Quoi qu'il en soit, depuis que je vous vois chez elle,  
Toujours de plus en plus je l'éprouve cruelle :  
Ou vous servez quelque autre, ou votre qualité  
Laisse dans vos projets trop de témérité.  
545 Je vous tiens fort suspect de quelque haute adresse.  
Que votre maître enfin fasse une autre maîtresse ;  
Ou s'il ne peut quitter un entretien si doux,  
Qu'il se serve du moins d'un autre que de vous.  
Ce n'est pas qu'après tout les volontés d'un père,  
550 Qui sait ce que je suis, ne terminent l'affaire ;  
Mais purgez-moi l'esprit de ce petit souci,  
Et si vous vous aimez, bannissez-vous d'ici ;  
Car si je vous vois plus regarder cette porte,

Je sais comme traiter les gens de votre sorte.

**CLINDOR.**

555 Me prenez-vous pour homme à nuire à votre feu ?

**ADRASTE.**

Sans réplique, de grâce, ou nous verrons beau jeu.  
Allez : c'est assez dit.

**CLINDOR.**

560 Pour un léger ombrage,  
C'est trop indignement traiter un bon courage.  
Si le ciel en naissant ne m'a fait grand seigneur,  
Il m'a fait le coeur ferme et sensible à l'honneur ;  
Et je pourrais bien rendre un jour ce qu'on me prête.

**ADRASTE.**

Quoi ! Vous me menacez !

**CLINDOR.**

Non, non, je fais retraite.  
D'un si cruel affront vous aurez peu de fruit ;  
Mais ce n'est pas ici qu'il faut faire du bruit.

## **SCÈNE VIII.**

**Adraste, Lyse.**

**ADRASTE.**

565 Ce bélître insolent me fait encore bravade.

**LYSE.**

À ce compte, monsieur, votre esprit est malade ?

**ADRASTE.**

Malade, mon esprit !

**LYSE.**

Oui, puisqu'il est jaloux  
Du malheureux agent de ce prince des fous.

**ADRASTE.**

570 Je sais ce que je suis et ce qu'est Isabelle,  
Et crains peu qu'un valet me supplante auprès d'elle.  
Je ne puis toutefois souffrir sans quelque ennui  
Le plaisir qu'elle prend à causer avec lui.

**LYSE.**

C'est dénier ensemble et confesser la dette.



**ADRASTE.**

575 Nomme, si tu le veux, ma boutade indiscreète,  
Et trouve mes soupçons bien ou mal à propos ;  
Je l'ai chassé d'ici pour me mettre en repos.  
En effet, qu'en est-il ?

**LYSE.**

Si j'ose vous le dire,  
Ce n'est plus que pour lui qu'Isabelle soupire.

**ADRASTE.**

Lyse, que me dis-tu ?

**LYSE.**

580 Qu'il possède son coeur,  
Que jamais feux naissants n'eurent tant de vigueur,  
Qu'ils meurent l'un pour l'autre, et n'ont qu'une pensée.

**ADRASTE.**

Trop ingrate beauté, déloyale, insensée,  
Tu m'oses donc ainsi préférer un maraud ?

**LYSE.**

585 Ce rival orgueilleux le porte bien plus haut,  
Et je vous en veux faire entière confiance :  
Il se dit gentilhomme, et riche.

**ADRASTE.**

Ah ! L'impudence !

**LYSE.**

590 D'un père rigoureux fuyant l'autorité,  
Il a couru longtemps d'un et d'autre côté ;  
Enfin, manque d'argent peut-être, ou par caprice,  
De notre Fierabras il s'est mis au service,  
Et sous ombre d'agir pour ses folles amours,  
Il a su pratiquer de si rusés détours,  
Et charmer tellement cette pauvre abusée,  
Que vous en avez vu votre ardeur méprisée ;  
595 Mais parlez à son père, et bientôt son pouvoir  
Remettra son esprit aux termes du devoir.

**ADRASTE.**

600 Je viens tout maintenant d'en tirer assurance  
De recevoir les fruits de ma persévérance,  
Et devant qu'il soit peu nous en verrons l'effet ;  
Mais, écoute, il me faut obliger tout à fait.

**LYSE.**

Où je vous puis servir j'ose tout entreprendre.

**ADRASTE.**

Peux-tu dans leurs amours me les faire surprendre ?

**LYSE.**

Il n'est rien plus aisé : peut-être dès ce soir.

**ADRASTE.**

Adieu donc. Souviens-toi de me les faire voir.  
605 Cependant prends ceci seulement par avance.

**LYSE.**

Que le galant alors soit frotté d'importance !

**ADRASTE.**

Crois-moi qu'il se verra, pour te mieux contenter,  
Chargé d'autant de bois qu'il en pourra porter.

## **SCÈNE IX.**

**LYSE.**

L'arrogant croit déjà tenir ville gagnée ;  
610 Mais il sera puni de m'avoir dédaignée.  
Parce qu'il est aimable, il fait le petit dieu,  
Et ne veut s'adresser qu'aux filles de bon lieu.  
Je ne mérite pas l'honneur de ses caresses :  
Vraiment c'est pour son nez, il lui faut des maîtresses ;  
615 Je ne suis que servante : et qu'est-il que valet ?  
Si son visage est beau, le mien n'est pas trop laid :  
Il se dit riche et noble, et cela me fait rire ;  
Si loin de son pays, qui n'en peut autant dire ?  
Qu'il le soit : nous verrons ce soir, si je le tiens,  
620 Danser sous le cotret sa noblesse et ses biens.

Danser sous le cotret : prendre des coups de bâtons.

**SCÈNE X.**  
**Alcandre, Pridamant.**

**ALCANDRE.**

Le coeur vous bat un peu.

**PRIDAMANT.**

Je crains cette menace.

**ALCANDRE.**

Lyse aime trop Clindor pour causer sa disgrâce.

**PRIDAMANT.**

Elle en est méprisée, et cherche à se venger.

**ALCANDRE.**

Ne craignez point : l'amour la fera bien changer.

## ACTE III

### SCÈNE PREMIÈRE.

Géronte, Isabelle.

**GÉRONTE.**

625 Apaisez vos soupirs et tarissez vos larmes ;  
Contre ma volonté ce sont de faibles armes :  
Mon coeur, quoique sensible à toutes vos douleurs,  
écoute la raison, et néglige vos pleurs.  
Je sais ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous-même.  
630 Vous dédaignez Adraste à cause que je l'aime ;  
Et parce qu'il me plaît d'en faire votre époux,  
Votre orgueil n'y voit rien qui soit digne de vous.  
Quoi ! Manque-t-il de bien, de coeur ou de noblesse ?  
En est-ce le visage ou l'esprit qui vous blesse ?  
635 Il vous fait trop d'honneur.

**ISABELLE.**

Je sais qu'il est parfait,  
Et que je répons mal à l'honneur qu'il me fait ;  
Mais si votre bonté me permet en ma cause,  
Pour me justifier, de dire quelque chose,  
Par un secret instinct, que je ne puis nommer,  
640 J'en fais beaucoup d'état, et ne le puis aimer.  
Souvent je ne sais quoi que le ciel nous inspire  
Soulève tout le coeur contre ce qu'on désire,  
Et ne nous laisse pas en état d'obéir,  
Quand on choisit pour nous ce qu'il nous fait haïr.  
645 Il attache ici-bas avec des sympathies  
Les âmes que son ordre a là-haut assorties :  
On n'en saurait unir sans ses avis secrets ;  
Et cette chaîne manque où manquent ses décrets.  
Aller contre les lois de cette providence,  
650 C'est le prendre à partie, et blâmer sa prudence,  
L'attaquer en rebelle, et s'exposer aux coups  
Des plus âpres malheurs qui suivent son courroux.

**GÉRONTE.**

Insolente, est-ce ainsi que l'on se justifie ?  
Quel maître vous apprend cette philosophie ?  
655 Vous en savez beaucoup ; mais tout votre savoir  
Ne m'empêchera pas d'user de mon pouvoir.

Si le ciel pour mon choix vous donne tant de haine,  
Vous a-t-il mise en feu pour ce grand capitaine ?  
Ce guerrier valeureux vous tient-il dans ses fers ?  
660 Et vous a-t-il domptée avec tout l'univers ?  
Ce fanfaron doit-il relever ma famille ?

**ISABELLE.**

Eh ! De grâce, monsieur, traitez mieux votre fille !

**GÉRONTE.**

Quel sujet donc vous porte à me désobéir ?

**ISABELLE.**

665 Mon heur et mon repos, que je ne puis trahir.  
Ce que vous appelez un heureux hyménée  
N'est pour moi qu'un enfer si j'y suis condamnée.

**GÉRONTE.**

Ah ! Qu'il en est encore de mieux faites que vous  
Qui se voudraient bien voir dans un enfer si doux !  
Après tout, je le veux ; cédez à ma puissance.

**ISABELLE.**

670 Faites un autre essai de mon obéissance.

**GÉRONTE.**

Ne me répliquez plus quand j'ai dit : "Je le veux. "  
Rentrez : c'est désormais trop contesté nous deux.

## **SCÈNE II.**

**GÉRONTE.**

675 Qu'à présent la jeunesse a d'étranges manies !  
Les règles du devoir lui sont des tyrannies,  
Et les droits les plus saints deviennent impuissants  
Contre cette fierté qui l'attache à son sens.  
Telle est l'humeur du sexe : il aime à contredire,  
Rejette obstinément le joug de notre empire,  
680 Ne suit que son caprice en ses affections,  
Et n'est jamais d'accord de nos élections.  
N'espère pas pourtant, aveugle et sans cervelle,  
Que ma prudence cède à ton esprit rebelle.  
Mais ce fou viendra-t-il toujours m'embarrasser ?  
Par force ou par adresse il me le faut chasser.

### **SCÈNE III.**

**Géronte, Matamore, Cindor.**

**MATAMORE, à Clindor.**

685 Ne doit-on pas avoir pitié de ma fortune ?  
Le grand vizir encore de nouveau m'importune ;  
Le Tartare, d'ailleurs, m'appelle à son secours ;  
Narsingue et Calicut m'en pressent tous les jours :  
Si je ne les refuse, il me faut mettre en quatre.

**CLINDOR.**

690 Pour moi, je suis d'avis que vous les laissez battre :  
Vous emploieriez trop mal vos invincibles coups,  
Si pour en servir un vous faisiez trois jaloux.

**MATAMORE.**

Tu dis bien : c'est assez de telles courtoisies ;  
Je ne veux qu'en amour donner des jalousies.  
695 Ah ! Monsieur, excusez, si, faute de vous voir,  
Bien que si près de vous, je manquais au devoir.  
Mais quelle émotion paraît sur ce visage ?  
Où sont vos ennemis, que j'en fasse carnage ?

**GÉRONTE.**

Monsieur, grâce aux dieux, je n'ai point d'ennemis.

**MATAMORE.**

700 Mais grâce à ce bras qui vous les a soumis.

**GÉRONTE.**

C'est une grâce encore que j'avais ignorée.

**MATAMORE.**

Depuis que ma faveur pour vous s'est déclarée,  
Ils sont tous morts de peur, ou n'ont osé branler.

**GÉRONTE.**

C'est ailleurs maintenant qu'il vous faut signaler :  
705 Il fait beau voir ce bras, plus craint que le tonnerre,  
Demeurer si paisible en un temps plein de guerre ;  
Et c'est pour acquérir un nom bien relevé,  
D'être dans une ville à battre le pavé.  
Chacun croit votre gloire à faux titre usurpée,  
710 Et vous ne passez plus que pour traîneur d'épée.

**MATAMORE.**

Ah, ventre ! Il est tout vrai que vous avez raison.  
Mais le moyen d'aller, si je suis en prison ?  
Isabelle m'arrête, et ses yeux pleins de charmes  
Ont captivé mon coeur et suspendu mes armes.

**GÉRONTE.**

715 Si rien que son sujet ne vous tient arrêté,  
Faites votre équipage en toute liberté :  
Elle n'est pas pour vous ; n'en soyez point en peine.

**MATAMORE.**

Ventre ! Que dites-vous ? Je la veux faire reine.

**GÉRONTE.**

Je ne suis pas d'humeur à rire tant de fois  
720 Du grotesque récit de vos rares exploits.  
La sottise ne plaît qu'alors qu'elle est nouvelle :  
En un mot, faites reine une autre qu'Isabelle.  
Si pour l'entretenir vous venez plus ici...

**MATAMORE.**

Il a perdu le sens, de me parler ainsi.  
725 Pauvre homme, sais-tu bien que mon nom effroyable  
Met le grand Turc en fuite, et fait trembler le diable ;  
Que pour t'anéantir je ne veux qu'un moment ?

**GÉRONTE.**

J'ai chez moi des valets à mon commandement,  
Qui n'ayant pas l'esprit de faire des bravades,  
730 Répondraient de la main à vos rodomontades.

**MATAMORE.**

Dis-lui ce que j'ai fait en mille et mille lieux.

**GÉRONTE.**

Adieu : modérez-vous ; il vous en prendra mieux ;  
Bien que je ne sois pas de ceux qui vous haïssent,  
J'ai le sang un peu chaud, et mes gens m'obéissent.

**SCÈNE IV.**  
**Matamore, Clindor.**

**MATAMORE.**

735 Respect de ma maîtresse, incommode vertu,  
Tyran de ma vaillance, à quoi me réduis-tu ?  
Que n'ai-je eu cent rivaux en la place d'un père,  
Sur qui, sans t'offenser, laisser choir ma colère !  
Ah ! Visible démon, vieux spectre décharné,  
740 Vrai suppôt de Satan, médaille de damné,  
Tu m'oses donc bannir, et même avec menaces,  
Moi de qui tous les rois briguent les bonnes grâces ?

**CLINDOR.**

Tandis qu'il est dehors, allez, dès aujourd'hui,  
Causer de vos amours, et vous moquer de lui.

**MATAMORE.**

745 Cadédiou ! Ses valets feraient quelque insolence.

**CLINDOR.**

Ce fer a trop de quoi dompter leur violence.

**MATAMORE.**

Oui, mais les feux qu'il jette en sortant de prison  
Auraient en un moment embrasé la maison,  
Dévoré tout à l'heure ardoises et gouttières,  
750 Faîtes, lattes, chevrons, montants, courbes, filières,  
Entretoises, sommiers, colonnes, soliveaux,  
Pannes, soles, appuis, jambages, traveteaux,  
Portes, grilles, verrous, serrures, tuiles, pierre,  
Plomb, fer, plâtre, ciment, peinture, marbre, verre,  
755 Caves, puits, cours, perrons, salles, chambres, greniers,  
Offices, cabinets, terrasses, escaliers.  
Juge un peu quel désordre aux yeux de ma charmeuse ;  
Ces feux étoufferaient son ardeur amoureuse.  
Va lui parler pour moi, toi qui n'es pas vaillant :  
760 Tu puniras à moins un valet insolent.

D'ardoise à escaliers, ensemble de  
terme de bâtiment et de construction.

**CLINDOR.**

C'est m'exposer...

**MATAMORE.**

Adieu : je vois ouvrir la porte,  
Et crains que sans respect cette canaille sorte.



## SCÈNE V.

**Clindor, Lyse.**

**CLINDOR, seul.**

Le souverain poltron, à qui pour faire peur  
Il ne faut qu'une feuille, une ombre, une vapeur !  
765 Un vieillard le maltraite, il fuit pour une fille,  
Et tremble à tous moments de crainte qu'on l'étrille.  
Lyse, que ton abord doit être dangereux !  
Il donne l'épouvante à ce coeur généreux,  
Cet unique vaillant, la fleur des capitaines,  
770 Qui dompte autant de rois qu'il captive de reines !

**LYSE.**

Mon visage est ainsi malheureux en attraits :  
D'autres charment de loin, le mien fait peur de près.

**CLINDOR.**

S'il fait peur à des fous, il charme les plus sages :  
Il n'est pas quantité de semblables visages.  
775 Si l'on brûle pour toi, ce n'est pas sans sujet ;  
Je ne connus jamais un si gentil objet ;  
L'esprit beau, prompt, accort, l'humeur un peu railleuse,  
L'embonpoint ravissant, la taille avantageuse,  
Les yeux doux, le teint vif, et les traits délicats :  
780 Qui serait le brutal qui ne t'aimerait pas ?

**LYSE.**

De grâce, et depuis quand me trouvez-vous si belle ?  
Voyez bien, je suis Lyse, et non pas Isabelle.

**CLINDOR.**

Vous partagez vous deux mes inclinations :  
J'adore sa fortune, et tes perfections.

**LYSE.**

785 Vous en embrassez trop, c'est assez pour vous d'une,  
Et mes perfections cèdent à sa fortune.

**CLINDOR.**

Quelque effort que je fasse à lui donner ma foi,  
Penses-tu qu'en effet je l'aime plus que toi ?  
L'amour et l'hyménée ont diverse méthode :  
790 L'un court au plus aimable, et l'autre au plus commode.  
Je suis dans la misère, et tu n'as point de bien :  
Un rien s'ajuste mal avec un autre rien ;  
Et malgré les douceurs que l'amour y déploie,  
Deux malheureux ensemble ont toujours courte joie.  
795 Ainsi j'aspire ailleurs, pour vaincre mon malheur ;  
Mais je ne puis te voir sans un peu de douleur,  
Sans qu'un soupir échappe à ce coeur, qui murmure

Inclination : Se dit aussi de l'amour, du penchant, de l'attachement qu'on a pour quelqu'un. [F]

De ce qu'à mes désirs ma raison fait d'injure.  
À tes moindres coups d'oeil je me laisse charmer.  
800 Ah ! Que je t'aimerais, s'il ne fallait qu'aimer,  
Et que tu me plairais, s'il ne fallait que plaire !

**LYSE.**

Que vous auriez d'esprit si vous saviez vous taire,  
Ou remettre du moins en quelque autre saison  
À montrer tant d'amour avec tant de raison !  
805 Le grand trésor pour moi qu'un amoureux si sage,  
Qui par compassion n'ose me rendre hommage,  
Et porte ses désirs à des partis meilleurs,  
De peur de m'accabler sous nos communs malheurs !  
Je n'oublierai jamais de si rares mérites :  
810 Allez continuer cependant vos visites.

**CLINDOR.**

Que j'aurais avec toi l'esprit bien plus content !

**LYSE.**

Ma maîtresse là-haut est seule, et vous attend.

**CLINDOR.**

Tu me chasses ainsi !

**LYSE.**

Non, mais je vous envoie  
Aux lieux où vous aurez une plus longue joie.

**CLINDOR.**

815 Que même tes dédains me semblent gracieux !

**LYSE.**

Ah ! Que vous prodiguez un temps si précieux !  
Allez.

**CLINDOR.**

Souviens-toi donc que si j'en aime une autre...

**LYSE.**

C'est de peur d'ajouter ma misère à la vôtre :  
Je vous l'ai déjà dit, je ne l'oublierai pas.

**CLINDOR.**

820 Adieu : ta raillerie a pour moi tant d'appas,  
Que mon coeur à tes yeux de plus en plus s'engage,  
Et je t'aimerais trop à tarder davantage.

## SCÈNE VI.

LYSE.

L'ingrat ! Il trouve enfin mon visage charmant,  
 Et pour se divertir il contrefait l'amant !  
 825 Qui néglige mes feux m'aime par raillerie,  
 Me prend pour le jouet de sa galanterie,  
 Et par un libre aveu de me voler sa foi,  
 Me jure qu'il m'adore, et ne veut point de moi.  
 Aime en tous lieux, perfide, et partage ton âme ;  
 830 Choisis qui tu voudras pour maîtresse ou pour femme ;  
 Donne à tes intérêts à ménager tes vœux ;  
 Mais ne crois plus tromper aucune de nous deux.  
 Isabelle vaut mieux qu'un amour politique,  
 Et je vaud mieux qu'un cœur où cet amour s'applique.  
 835 J'ai raillé comme toi, mais c'était seulement  
 Pour ne t'avertir pas de mon ressentiment.  
 Qu'eût produit son éclat, que de la défiance ?  
 Qui cache sa colère assure sa vengeance ;  
 Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux  
 840 Ce piège où tu vas choir, et bientôt, à mes yeux.  
 Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable ?  
 Pour chercher sa fortune est-on si punissable ?  
 Tu m'aimes, mais le bien te fait être inconstant :  
 Au siècle où nous vivons, qui n'en ferait autant ?  
 845 Oublions des mépris où par force il s'excite,  
 Et laissons-le jouir du bonheur qu'il mérite.  
 S'il m'aime, il se punit en m'osant dédaigner,  
 Et si je l'aime encore, je le dois épargner.  
 Dieux ! à quoi me réduit ma folle inquiétude,  
 850 De vouloir faire grâce à tant d'ingratitude ?  
 Digne soif de vengeance, à quoi m'exposez-vous,  
 De laisser affaiblir un si juste courroux ?  
 Il m'aime, et de mes yeux je m'en vois méprisée !  
 Je l'aime, et ne lui sers que d'objet de risée !  
 855 Silence, amour, silence : il est temps de punir ;  
 J'en ai donné ma foi : laisse-moi la tenir.  
 Puisque ton faux espoir ne fait qu'aigrir ma peine,  
 Fais céder tes douceurs à celles de la haine :  
 Il est temps qu'en mon cœur elle règne à son tour,  
 860 Et l'amour outragé ne doit plus être amour.

## SCÈNE VII.

### MATAMORE.

Les voilà, sauvons-nous. Non, je ne vois personne.  
Avançons hardiment. Tout le corps me frissonne.  
Je les entends, fuyons. Le vent faisait ce bruit.  
Marchons sous la faveur des ombres de la nuit.  
865 Vieux rêveur, malgré toi j'attends ici ma reine.  
Ces diables de valets me mettent bien en peine.  
De deux mille ans et plus, je ne tremblai si fort.  
C'est trop me hasarder : s'ils sortent, je suis mort ;  
Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille,  
870 Et profaner mon bras contre cette canaille.  
Que le courage expose à d'étranges dangers !  
Toutefois, en tout cas, je suis des plus légers ;  
S'il ne faut que courir, leur attente est dupée :  
J'ai le pied pour le moins aussi bon que l'épée.  
875 Tout de bon, je les vois : c'est fait, il faut mourir ;  
J'ai le corps si glacé, que je ne puis courir.  
Destin, qu'à ma valeur tu te montres contraire ! ...  
C'est ma reine elle-même, avec mon secrétaire !  
Tout mon corps se déglace : écoutons leurs discours,  
880 Et voyons son adresse à traiter mes amours.

## SCÈNE VIII.

### Clindor, Isabelle, Matamore.

#### ISABELLE.

Tout se prépare mal du côté de mon père ;  
Je ne le vis jamais d'une humeur si sévère :  
Il ne souffrira plus votre maître ni vous.  
Votre rival d'ailleurs est devenu jaloux :  
885 C'est par cette raison que je vous fais descendre ;  
Dedans mon cabinet ils pourraient nous surprendre ;  
Ici nous parlerons en plus de sûreté :  
Vous pourrez vous couler d'un et d'autre côté ;  
Et si quelqu'un survient, ma retraite est ouverte.

#### CLINDOR.

890 C'est trop prendre de soin pour empêcher ma perte.

#### ISABELLE.

Je n'en puis prendre trop pour assurer un bien  
Sans qui tous autres biens à mes yeux ne sont rien :  
Un bien qui vaut pour moi la terre toute entière,  
Et pour qui seul enfin j'aime à voir la lumière.  
895 Un rival par mon père attaque en vain ma foi ;  
Votre amour seul a droit de triompher de moi :  
Des discours de tous deux je suis persécutée ;  
Mais pour vous je me plais à me voir maltraitée,

900 Et des plus grands malheurs je bénirais les coups,  
Si ma fidélité les endurait pour vous.

**CLINDOR.**

Vous me rendez confus, et mon âme ravie  
Ne vous peut, en revanche, offrir rien que ma vie :  
Mon sang est le seul bien qui me reste en ces lieux,  
Trop heureux de le perdre en servant vos beaux yeux !  
905 Mais si mon astre un jour, changeant son influence,  
Me donne un accès libre aux lieux de ma naissance,  
Vous verrez que ce choix n'est pas fort inégal,  
Et que, tout balancé, je vauds bien mon rival.  
Mais, avec ces douceurs, permettez-moi de craindre  
910 Qu'un père et ce rival ne veuillent vous contraindre.

**ISABELLE.**

N'en ayez point d'alarme, et croyez qu'en ce cas  
L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'appas.  
Je ne vous dirai point où je suis résolue :  
Il suffit que sur moi je me rends absolue.  
915 Ainsi tous les projets sont des projets en l'air.  
Ainsi...

**MATAMORE.**

Je n'en puis plus : il est temps de parler.

**ISABELLE.**

Dieux ! On nous écoutait.

**CLINDOR.**

C'est notre capitaine :  
Je vais bien l'apaiser ; n'en soyez pas en peine.

**SCÈNE IX.**  
**Matamore, Clindor.**

**MATAMORE.**

Ah ! Traître !

**CLINDOR.**

Parlez bas ; ces valets...

**MATAMORE.**

Eh bien ! Quoi ?

**CLINDOR.**

920 Ils fondront tout à l'heure et sur vous et sur moi.

**MATAMORE, le tire à un coin du théâtre..**

Viens çà. Tu sais ton crime, et qu'à l'objet que j'aime,  
Loin de parler pour moi, tu parlais pour toi-même ?

**CLINDOR.**

Oui, pour me rendre heureux j'ai fait quelques efforts.

**MATAMORE.**

Je te donne le choix de trois ou quatre morts :  
925 Je vais, d'un coup de poing, te briser comme verre,  
Ou t'enfoncer tout vif au centre de la terre,  
Ou te fendre en dix parts d'un seul coup de revers,  
Ou te jeter si haut au-dessus des éclairs,  
Que tu sois dévoré des feux élémentaires.  
930 Choisis donc promptement, et pense à tes affaires.

**CLINDOR.**

Vous-même choisissez.

**MATAMORE.**

Quel choix proposes-tu ?

**CLINDOR.**

De fuir en diligence, ou d'être bien battu.

**MATAMORE.**

Me menacer encore ! Ah, ventre ! Quelle audace !  
Au lieu d'être à genoux, et d'implorer ma grâce ! ...  
935 Il a donné le mot, ces valets vont sortir...  
Je m'en vais commander aux mers de t'engloutir.

**CLINDOR.**

Sans vous chercher si loin un si grand cimetière,  
Je vous vais, de ce pas, jeter dans la rivière.

**MATAMORE.**

Ils sont d'intelligence. Ah, tête !

**CLINDOR.**

Point de bruit :  
940 J'ai déjà massacré dix hommes cette nuit ;  
Et si vous me fâchez, vous en croîtrez le nombre.

**MATAMORE.**

Cadédiou ! Ce coquin a marché dans mon ombre ;  
Il s'est fait tout vaillant d'avoir suivi mes pas :  
S'il avait du respect, j'en voudrais faire cas.  
945 écoute : je suis bon, et ce serait dommage  
De priver l'univers d'un homme de courage.  
Demande-moi pardon, et cesse par tes feux  
De profaner l'objet digne seul de mes vœux ;  
Tu connais ma valeur, éprouve ma clémence.

**CLINDOR.**

950 Plutôt, si votre amour a tant de véhémence,  
Faisons deux coups d'épée au nom de sa beauté.

**MATAMORE.**

Parbieu, tu me ravis de générosité.  
Va, pour la conquérir n'use plus d'artifices ;  
Je te la veux donner pour prix de tes services ;  
955 Plains-toi dorénavant d'avoir un maître ingrat !

**CLINDOR.**

À ce rare présent, d'aise le coeur me bat.  
Protecteur des grands rois, guerrier trop magnanime,  
Puisse tout l'univers bruire de votre estime !

**SCÈNE X.**

**Isabelle, Matamore, Clindor.**

**ISABELLE.**

Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis  
960 Qu'à la fin, sans combat, je vous vois bons amis.

**MATAMORE.**

Ne pensez plus, ma reine, à l'honneur que ma flamme  
Vous devait faire un jour de vous prendre pour femme ;  
Pour quelque occasion j'ai changé de dessein :  
Mais je vous veux donner un homme de ma main ;  
965 Faites-en de l'état ; il est vaillant lui-même ;  
Il commandait sous moi.

**ISABELLE.**

Pour vous plaire, je l'aime.

**CLINDOR.**

Mais il faut du silence à notre affection.

**MATAMORE.**

Je vous promets silence, et ma protection.  
Avouez-vous de moi par tous les coins du monde :  
970 Je suis craint à l'égal sur la terre et sur l'onde.  
Allez, vivez contents sous une même loi.

**ISABELLE.**

Pour vous mieux obéir, je lui donne ma foi.

**CLINDOR.**

Commandez que sa foi de quelque effet suivie...

## SCÈNE XI.

**Géronte,Adraste, Matamore, Clindor,  
Isabelle, Lyse, troupe de domestiques.**

**ADRASTE.**

975 Cet insolent discours te coûtera la vie,  
Suborneur.

**MATAMORE.**

Ils ont pris mon courage en défaut :  
Cette porte est ouverte ; allons gagner le haut.

*Il entre chez Isabelle après qu'elle et Lyse y sont entrées.*

**CLINDOR.**

Traître ! Qui te fais fort d'une troupe brigande,  
Je te choisirai bien au milieu de la bande.

**GÉRONTE.**

980 Dieux ! Adraste est blessé, courez au médecin.  
Vous autres, cependant, arrêtez l'assassin.

**CLINDOR.**

Ah, ciel ! Je cède au nombre. Adieu, chère Isabelle :  
Je tombe au précipice où mon destin m'appelle.

**GÉRONTE.**

C'en est fait, emportez ce corps à la maison ;  
Et vous, conduisez tôt ce traître à la prison.



**SCÈNE XII.**  
**Alcandre, Pridamant.**

**PRIDAMANT.**

985 Hélas ! Mon fils est mort.

**ALCANDRE.**

Que vous avez d'alarmes !

**PRIDAMANT.**

Ne lui refusez point le secours de vos charmes.

**ALCANDRE.**

Un peu de patience, et sans un tel secours  
Vous le verrez bientôt heureux en ses amours.

## ACTE IV

### SCÈNE PREMIÈRE.

**ISABELLE.**

Enfin le terme approche : un jugement inique  
990 Doit abuser demain d'un pouvoir tyrannique,  
À son propre assassin immoler mon amant,  
Et faire une vengeance au lieu d'un châtement.  
Par un décret injuste autant comme sévère,  
Demain doit triompher la haine de mon père,  
995 La faveur du pays, la qualité du mort,  
Le malheur d'Isabelle, et la rigueur du sort.  
Hélas ! Que d'ennemis, et de quelle puissance,  
Contre le faible appui que donne l'innocence,  
Contre un pauvre inconnu, de qui tout le forfait  
1000 Est de m'avoir aimée, et d'être trop parfait !  
Oui, Clindor, tes vertus et ton feu légitime,  
T'ayant acquis mon cœur, ont fait aussi ton crime.  
Mais en vain après toi l'on me laisse le jour ;  
Je veux perdre la vie en perdant mon amour :  
1005 Prononçant ton arrêt, c'est de moi qu'on dispose ;  
Je veux suivre ta mort, puisque j'en suis la cause,  
Et le même moment verra par deux trépas  
Nos esprits amoureux se rejoindre là-bas.  
Ainsi, père inhumain, ta cruauté déçue  
1010 De nos saintes ardeurs verra l'heureuse issue ;  
Et si ma perte alors fait naître tes douleurs,  
Auprès de mon amant je rirai de tes pleurs.  
Ce qu'un remords cuisant te coûtera de larmes  
D'un si doux entretien augmentera les charmes ;  
1015 Ou s'il n'a pas assez de quoi te tourmenter,  
Mon ombre chaque jour viendra t'épouvanter,  
S'attacher à tes pas dans l'horreur des ténèbres,  
Présenter à tes yeux mille images funèbres,  
Jeter dans ton esprit un éternel effroi,  
1020 Te reprocher ma mort, t'appeler après moi,  
Accabler de malheurs ta languissante vie,  
Et te réduire au point de me porter envie.  
Enfin...

## **SCÈNE II.**

**Isabelle, Lyse.**

**LYSE.**

Quoi ! Chacun dort, et vous êtes ici ?  
Je vous jure, monsieur en est en grand souci.

**ISABELLE.**

1025 Quand on n'a plus d'espoir, Lyse, on n'a plus de crainte.  
Je trouve des douceurs à faire ici ma plainte :  
Ici je vis Clindor pour la dernière fois ;  
Ce lieu me redit mieux les accents de sa voix,  
Et remet plus avant en mon âme éperdue  
1030 L'aimable souvenir d'une si chère vue.

**LYSE.**

Que vous prenez de peine à grossir vos ennuis !

**ISABELLE.**

Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis ?

**LYSE.**

De deux amants parfaits dont vous étiez servie,  
L'un doit mourir demain, l'autre est déjà sans vie :  
1035 Sans perdre plus de temps à soupirer pour eux,  
Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

**ISABELLE.**

De quel front oses-tu me tenir ces paroles ?

**LYSE.**

Quel fruit espérez-vous de vos douleurs frivoles ?  
Pensez-vous, pour pleurer et ternir vos appas,  
1040 Rappeler votre amant des portes du trépas ?  
Songez plutôt à faire une illustre conquête ;  
Je sais pour vos liens une âme toute prête,  
Un homme incomparable.

**ISABELLE.**

Ôte-toi de mes yeux.

**LYSE.**

Le meilleur jugement ne choisirait pas mieux.

**ISABELLE.**

1045 Pour croître mes douleurs faut-il que je te voie ?

**LYSE.**

Et faut-il qu'à vos yeux je déguise ma joie ?

**ISABELLE.**

D'où te vient cette joie ainsi hors de saison ?

**LYSE.**

Quand je vous l'aurai dit, jugez si j'ai raison.

**ISABELLE.**

Ah ! Ne me conte rien.

**LYSE.**

Mais l'affaire vous touche.

**ISABELLE.**

1050 Parle-moi de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.

**LYSE.**

Ma belle humeur, qui rit au milieu des malheurs,  
Fait plus en un moment qu'un siècle de vos pleurs :  
Elle a sauvé Clindor.

**ISABELLE.**

Sauvé Clindor ?

**LYSE.**

Jugez après cela comme quoi je vous aime. Lui-même :

**ISABELLE.**

1055 Eh ! De grâce, où faut-il que je l'aille trouver ?

**LYSE.**

Je n'ai que commencé : c'est à vous d'achever.

**ISABELLE.**

Ah ! Lyse !

**LYSE.**

Tout de bon, seriez-vous pour le suivre ?

**ISABELLE.**

1060 Si je suivrais celui sans qui je ne puis vivre ?  
Lyse, si ton esprit ne le tire des fers,  
Je l'accompagnerai jusque dans les enfers.  
Va, ne demande plus si je suivrais sa fuite.

**LYSE.**

Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a réduite,  
écoutez où j'en suis, et secondez mes coups :  
Si votre amant n'échappe, il ne tiendra qu'à vous.  
1065 La prison est tout proche.

**ISABELLE.**

Eh bien ?

**LYSE.**

Ce voisinage  
Au frère du concierge a fait voir mon visage ;  
Et comme c'est tout un que me voir et m'aimer,  
Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer.

**ISABELLE.**

Je n'en avais rien su !

**LYSE.**

J'en avais tant de honte  
1070 Que je mourais de peur qu'on vous en fit le conte ;  
Mais depuis quatre jours votre amant arrêté  
A fait que l'allant voir je l'ai mieux écouté.  
Des yeux et du discours flattant son espérance,  
D'un mutuel amour j'ai formé l'apparence.  
1075 Quand on aime une fois, et qu'on se croit aimé,  
On fait tout pour l'objet dont on est enflammé.  
Par là j'ai sur son âme assuré mon empire,  
Et l'ai mis en état de ne m'oser dédire.  
Quand il n'a plus douté de mon affection,  
1080 J'ai fondé mes refus sur sa condition ;  
Et lui, pour m'obliger, jurait de s'y déplaire,  
Mais que malaisément il s'en pouvait défaire ;  
Que les clefs des prisons qu'il gardait aujourd'hui  
Étaient le plus grand bien de son frère et de lui.  
1085 Moi de dire soudain que sa bonne fortune  
Ne lui pouvait offrir d'heure plus opportune ;  
Que, pour se faire riche et pour me posséder,  
Il n'avait seulement qu'à s'en accommoder ;  
Qu'il tenait dans les fers un seigneur de Bretagne  
1090 Déguisé sous le nom du sieur de la Montagne ;  
Qu'il fallait le sauver et le suivre chez lui ;  
Qu'il nous ferait du bien et serait notre appui.  
Il demeure étonné ; je le presse, il s'excuse ;  
Il me parle d'amour, et moi je le refuse ;  
1095 Je le quitte en colère, il me suit tout confus,  
Me fait nouvelle excuse, et moi nouveau refus.

**ISABELLE.**

Mais enfin ?

**LYSE.**

J'y retourne, et le trouve fort triste ;  
Je le juge ébranlé ; je l'attaque : il résiste.  
Ce matin : « En un mot, le péril est pressant,  
1100 Ai-je dit ; tu peux tout, et ton frère est absent.  
- Mais il faut de l'argent pour un si long voyage,  
M'a-t-il dit ; il en faut pour faire l'équipage :  
Ce cavalier en manque. »

**ISABELLE.**

Ah ! Lyse, tu devais  
Lui faire offre aussitôt de tout ce que j'avais :  
1105 Perles, bagues, habits.

**LYSE.**

J'ai bien fait davantage :  
J'ai dit qu'à vos beautés ce captif rend hommage,  
Que vous l'aimez de même et fuirez avec nous,  
Ce mot me l'a rendu si traitable et si doux,  
Que j'ai bien reconnu qu'un peu de jalousie  
1110 Touchant votre Clindor brouillait sa fantaisie,  
Et que tous ces détours provenaient seulement  
D'une vaine frayeur qu'il ne fût mon amant.  
Il est parti soudain après votre amour sue,  
A trouvé tout aisé, m'en a promis l'issue,  
1115 Et vous mande par moi qu'environ à minuit  
Vous soyez toute prête à déloger sans bruit.

**ISABELLE.**

Que tu me rends heureuse !

**LYSE.**

Ajoutez-y, de grâce,  
Qu'accepter un mari pour qui je suis de glace,  
C'est me sacrifier à vos contentements.

**ISABELLE.**

1120 Aussi...

**LYSE.**

Je ne veux point de vos remerciements.  
Allez ployer bagage, et pour grossir la somme,  
Joignez à vos bijoux les écus du bonhomme.  
Je vous vends ses trésors, mais à fort bon marché ;  
J'ai dérobé ses clefs depuis qu'il est couché :  
1125 Je vous les livre.

**ISABELLE.**

Allons y travailler ensemble.

**LYSE.**

Passez-vous de mon aide.

**ISABELLE.**

Eh quoi ! Le coeur te tremble ?

**LYSE.**

Non, mais c'est un secret tout propre à l'éveiller :  
Nous ne nous garderions jamais de babiller.

**ISABELLE.**

Folle, tu ris toujours.

**LYSE.**

1130 De peur d'une surprise,  
Je dois attendre ici le chef de l'entreprise ;  
S'il tardait à la rue, il serait reconnu ;  
Nous vous irons trouver dès qu'il sera venu.  
C'est là sans raillerie.

**ISABELLE.**

Adieu donc : je te laisse,  
Et consens que tu sois aujourd'hui la maîtresse.

**LYSE.**

1135 C'est du moins.

**ISABELLE.**

Fais bon guet.

**LYSE.**

Vous, faites bon butin.

### SCÈNE III.

**LYSE.**

Ainsi, Clindor, je fais moi seule ton destin ;  
Des fers où je t'ai mis c'est moi qui te délivre,  
Et te puis, à mon choix, faire mourir ou vivre.  
On me vengeait de toi par delà mes désirs :  
1140 Je n'avais de dessein que contre tes plaisirs.  
Ton sort trop rigoureux m'a fait changer d'envie ;  
Je te veux assurer tes plaisirs et ta vie ;  
Et mon amour éteint, te voyant en danger,  
Renaît pour m'avertir que c'est trop me venger.  
1145 J'espère aussi, Clindor, que pour reconnaissance,  
De ton ingrat amour étouffant la licence...

### SCÈNE IV.

**Matamore, Isabelle, Lyse.**

**ISABELLE.**

Quoi ! Chez nous, et de nuit !

**MATAMORE.**

L'autre jour...

**ISABELLE.**

Qu'est-ce-ci :  
"L'autre jour ?" Est-il temps que je vous trouve ici ?

**LYSE.**

C'est ce grand capitaine. Où s'est-il laissé prendre ?

**ISABELLE.**

1150 En montant l'escalier je l'en ai vu descendre.

**MATAMORE.**

L'autre jour, au défaut de mon affection,  
J'assurai vos appas de ma protection.

**ISABELLE.**

Après ?

**MATAMORE.**

On vint ici faire une brouillerie ;  
Vous rentrâtes voyant cette forfanterie ;  
1155 Et pour vous protéger, je vous suivis soudain.



**ISABELLE.**

Votre valeur prit lors un généreux dessein.  
Depuis ?

**MATAMORE.**

Pour conserver une dame si belle,  
Au plus haut du logis j'ai fait la sentinelle.

**ISABELLE.**

Sans sortir ?

**MATAMORE.**

Sans sortir.

**LYSE.**

1160 C'est-à-dire, en deux mots,  
Que la peur l'enfermait dans la chambre aux fagots.

**MATAMORE.**

La peur ?

**LYSE.**

Oui, vous tremblez : la vôtre est sans égale.

**MATAMORE.**

Parce qu'elle a bon pas, j'en fais mon Bucéphale ;  
Lorsque je la domptai, je lui fis cette loi ;  
Et depuis, quand je marche, elle tremble sous moi.

**LYSE.**

1165 Votre caprice est rare à choisir des montures.

**MATAMORE.**

C'est pour aller plus vite aux grandes aventures.

**ISABELLE.**

Vous en exploitez bien. Mais changeons de discours :  
Vous avez demeuré là dedans quatre jours ?

**MATAMORE.**

Quatre jours.

**ISABELLE.**

Et vécu ?

**MATAMORE.**

De nectar, d'ambrosie.

Ambrosie : viande exquise, dont les  
anciens feignaient que leurs dieux se  
nourrissaient. [F]

**LYSE.**

Rassasier : chasser la faim, l'apaiser.  
[F]

1170 Je crois que cette viande aisément rassasie ?

**MATAMORE.**

Aucunement.

**ISABELLE.**

Enfin vous étiez descendu...

**MATAMORE.**

Pour faire qu'un amant en vos bras fût rendu,  
Pour rompre sa prison, en fracasser les portes,  
Et briser en morceaux ses chaînes les plus fortes.

**LYSE.**

1175 Avouez franchement que, pressé de la faim,  
Vous veniez bien plutôt faire la guerre au pain.

**MATAMORE.**

L'un et l'autre, parbieu ! Cette ambrosie est fade :  
J'en eus au bout d'un jour l'estomac tout malade.  
C'est un mets délicat, et de peu de soutien :  
1180 À moins que d'être un dieu l'on n'en vivrait pas bien ;  
Il cause mille maux, et dès l'heure qu'il entre,  
Il allonge les dents, et rétrécit le ventre.

**LYSE.**

Enfin c'est un ragoût qui ne vous plaisait pas ?

**MATAMORE.**

1185 Quitte pour chaque nuit faire deux tours en bas,  
Et là, m'accommodant des reliefs de cuisine,  
Mêler la viande humaine avec la divine.

**ISABELLE.**

Vous aviez, après tout, dessein de nous voler.

**MATAMORE.**

Vous-mêmes, après tout, m'osez-vous quereller ?  
Si je laisse une fois échapper ma colère...

**ISABELLE.**

1190 Lyse, fais-moi sortir les valets de mon père.

**MATAMORE.**

Un sot les attendrait.

## **SCÈNE V.**

**Isabelle, Lyse.**

**LYSE.**

Vous ne le tenez pas.

**ISABELLE.**

Il nous avait bien dit que la peur a bon pas.

**LYSE.**

Vous n'avez cependant rien fait, ou peu de chose.

**ISABELLE.**

Rien du tout. Que veux-tu ? Sa rencontre en est cause.

**LYSE.**

1195 Mais vous n'aviez alors qu'à le laisser aller.

**ISABELLE.**

Mais il m'a reconnue, et m'est venu parler.  
Moi qui, seule et de nuit, craignais son insolence,  
Et beaucoup plus encore de troubler le silence,  
J'ai cru, pour m'en défaire et m'ôter de souci,  
1200 Que le meilleur était de l'amener ici.  
Vois, quand j'ai ton secours, que je me tiens vaillante,  
Puisque j'ose affronter cette humeur violente.

**LYSE.**

J'en ai ri comme vous, mais non sans murmurer :  
C'est bien du temps perdu.

**ISABELLE.**

Je vais le réparer.

**LYSE.**

1205 Voici le conducteur de notre intelligence ;  
Sachez auparavant toute sa diligence.

**SCÈNE VI.**  
**Isabelle, Lyse, le Geôlier.**

**ISABELLE.**

Eh bien ! Mon grand ami, braverons-nous le sort ?  
Et viens-tu m'apporter ou la vie ou la mort ?  
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir se fonde.

**LE GEÔLIER.**

1210 Bannissez vos frayeurs : tout va le mieux du monde ;  
Il ne faut que partir, j'ai des chevaux tous prêts,  
Et vous pourrez bientôt vous moquer des arrêts.

**ISABELLE.**

Je te dois regarder comme un dieu tutélaire,  
Et ne sais point pour toi d'assez digne salaire.

**LE GEÔLIER.**

1215 Voici le prix unique où tout mon coeur prétend.

**ISABELLE.**

Lyse, il faut te résoudre à le rendre content.

**LYSE.**

Oui, mais tout son apprêt nous est fort inutile :  
Comment ouvrirons-nous les portes de la ville ?

**LE GEÔLIER.**

1220 On nous tient des chevaux en main sûre aux faubourgs ;  
Et je sais un vieux mur qui tombe tous les jours :  
Nous pourrons aisément sortir par ses ruines.

**ISABELLE.**

Ah ! Que je me trouvais sur d'étranges épines !

**LE GEÔLIER.**

Mais il faut se hâter.

**ISABELLE.**

Nous partirons soudain.  
Viens nous aider là-haut à faire notre main.

## SCÈNE VII.

### CLINDOR, en prison.

- 1225 Aimables souvenirs de mes chères délices,  
 Qu'on va bientôt changer en d'infâmes supplices,  
 Que malgré les horreurs de ce mortel effroi,  
 Vos charmants entretiens ont de douceurs pour moi !  
 Ne m'abandonnez point, soyez-moi plus fidèles
- 1230 Que les rigueurs du sort ne se montrent cruelles ;  
 Et lorsque du trépas les plus noires couleurs  
 Viendront à mon esprit figurer mes malheurs,  
 Figurez aussitôt à mon âme interdite  
 Combien je fus heureux par delà mon mérite.
- 1235 Lorsque je me plaindrai de leur sévérité,  
 Redites-moi l'excès de ma témérité :  
 Que d'un si haut dessein ma fortune incapable  
 Rendait ma flamme injuste, et mon espoir coupable ;  
 Que je fus criminel quand je devins amant,
- 1240 Et que ma mort en est le juste châtement.  
 Quel bonheur m'accompagne à la fin de ma vie !  
 Isabelle, je meurs pour vous avoir servie ;  
 Et de quelque tranchant que je souffre les coups,  
 Je meurs trop glorieux, puisque je meurs pour vous.
- 1245 Hélas ! Que je me flatte, et que j'ai d'artifice  
 À me dissimuler la honte d'un supplice !  
 En est-il de plus grand que de quitter ces yeux  
 Dont le fatal amour me rend si glorieux ?  
 L'ombre d'un meurtrier creuse ici ma ruine :
- 1250 Il succomba vivant, et mort il m'assassine ;  
 Son nom fait contre moi ce que n'a pu son bras ;  
 Mille assassins nouveaux naissent de son trépas ;  
 Et je vois de son sang, fécond en perfidies,  
 S'élever contre moi des âmes plus hardies,
- 1255 De qui les passions, s'armant d'autorité,  
 Font un meurtre public avec impunité.  
 Demain de mon courage on doit faire un grand crime,  
 Donner au déloyal ma tête pour victime ;  
 Et tous pour le pays prennent tant d'intérêt,
- 1260 Qu'il ne m'est pas permis de douter de l'arrêt.  
 Ainsi de tous côtés ma perte était certaine :  
 J'ai repoussé la mort, je la reçois pour peine.  
 D'un péril évité je tombe en un nouveau,  
 Et des mains d'un rival en celles d'un bourreau.
- 1265 Je frémis à penser à ma triste aventure ;  
 Dans le sein du repos je suis à la torture :  
 Au milieu de la nuit, et du temps du sommeil,  
 Je vois de mon trépas le honteux appareil ;  
 J'en ai devant les yeux les funestes ministres ;
- 1270 On me lit du sénat les mandements sinistres ;  
 Je sors les fers aux pieds ; j'entends déjà le bruit  
 De l'amas insolent d'un peuple qui me suit ;  
 Je vois le lieu fatal où ma mort se prépare :  
 Là mon esprit se trouble, et ma raison s'égare ;
- 1275 Je ne découvre rien qui m'ose secourir,

Et la peur de la mort me fait déjà mourir.  
Isabelle, toi seule, en réveillant ma flamme,  
Dissipes ces terreurs et rassures mon âme ;  
Et sitôt que je pense à tes divins attraits,  
1280 Je vois évanouir ces infâmes portraits.  
Quelques rudes assauts que le malheur me livre,  
Garde mon souvenir, et je croirai revivre.  
Mais d'où vient que de nuit on ouvre ma prison ?  
Ami, que viens-tu faire ici hors de saison ?

## **SCÈNE VIII.**

### **CLindor, le Geôlier.**

**LE GEÔLIER, cependant qu'Isabelle et Lyse  
paraissent à quartier.**

1285 Les juges assemblés pour punir votre audace,  
Mus de compassion, enfin vous ont fait grâce.

**CLINDOR.**

M'ont fait grâce, bons dieux !

**LE GEÔLIER.**

Oui, vous mourrez de nuit.

**CLINDOR.**

De leur compassion est-ce là tout le fruit ?

**LE GEÔLIER.**

1290 Que de cette faveur vous tenez peu de conte !  
D'un supplice public c'est vous sauver la honte.

**CLINDOR.**

Quels encens puis-je offrir aux maîtres de mon sort,  
Dont l'arrêt me fait grâce, et m'envoie à la mort ?

**LE GEÔLIER.**

Il la faut recevoir avec meilleur visage.

**CLINDOR.**

Fais ton office, ami, sans causer davantage.

**LE GEÔLIER.**

1295 Une troupe d'archers là dehors vous attend ;  
Peut-être en les voyant serez-vous plus content.

## SCÈNE IX.

**Clindor, Isabelle, Lyse, le Geôlier.**

**ISABELLE** dit ces mots Lyse, cependant que le geôlier ouvre la prison à Clindor.

Lyse, nous l'allons voir.

**LYSE.**

Que vous êtes ravie !

**ISABELLE.**

Ne le serais-je point de recevoir la vie ?  
Son destin et le mien prennent un même cours,  
1300 Et je mourrais du coup qui trancherait ses jours.

**LE GEÔLIER.**

Monsieur, connaissez-vous beaucoup d'archers semblables ?

**CLINDOR.**

Ah ! Madame, est-ce vous ? Surprises adorables !  
Trompeur trop obligeant, tu disais bien vraiment  
Que je mourrais de nuit, mais de contentement.

**ISABELLE.**

1305 Clindor !

**LE GEÔLIER.**

Ne perdons point le temps à ces caresses :  
Nous aurons tout loisir de flatter nos maîtresses.

**CLINDOR.**

Quoi ! Lyse est donc la sienne ?

**ISABELLE.**

écoutez le discours  
De votre liberté qu'ont produit leurs amours.

**LE GEÔLIER.**

En lieu de sûreté le babil est de mise ;  
1310 Mais ici ne songeons qu'à nous ôter de prise ;

**ISABELLE.**

Sauvons-nous : mais avant, promettez-nous tous deux  
Jusqu'au jour d'un hymen de modérer vos feux :  
Autrement, nous rentrons.

**CLINDOR.**

Que cela ne vous tienne :  
Je vous donne ma foi.

**LE GEÔLIER.**

Lyse, reçois la mienne.

**ISABELLE.**

1315 Sur un gage si beau j'ose tout hasarder.

**LE GEÔLIER.**

Nous nous amusons trop, il est temps d'évader.

## **SCÈNE X.**

**Alcandre, Pridamant.**

**ALCANDRE.**

Ne craignez plus pour eux ni périls ni disgrâces.  
Beaucoup les poursuivront, mais sans trouver leurs traces.

**PRIDAMANT.**

À la fin je respire.

**ALCANDRE.**

Après un tel bonheur,

1320 Deux ans les ont montés en haut degré d'honneur.  
Je ne vous dirai point le cours de leurs voyages,  
S'ils ont trouvé le calme, ou vaincu les orages,  
Ni par quel art non plus ils se sont élevés :

Il suffit d'avoir vu comme ils se sont sauvés,  
1325 Et que, sans vous en faire une histoire importune,  
Je vous les vais montrer en leur haute fortune.  
Mais puisqu'il faut passer à des effets plus beaux,  
Revenons pour évoquer des fantômes nouveaux.

1330 Ceux que vous avez vus représenter de suite  
À vos yeux étonnés leur amour et leur fuite,  
N'étant pas destinés aux hautes fonctions,  
N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions.



## ACTE V

### SCÈNE PREMIÈRE.

**Alcandre, Pridamant.**

**PRIDAMANT.**

Qu'Isabelle est changée et qu'elle est éclatante !

**ALCANDRE.**

Lyse marche après elle, et lui sert de suivante ;  
1335 Mais derechef surtout n'ayez aucun effroi,  
Et de ce lieu fatal ne sortez qu'après moi :  
Je vous le dis encore, il y va de la vie.

**PRIDAMANT.**

Cette condition m'en ôte assez l'envie.

### SCÈNE II.

**Isabelle représentant Hippolyte, Lyse  
représentant Clarine.**

**LYSE.**

Ce divertissement n'aura-t-il point de fin ?  
1340 Et voulez-vous passer la nuit dans ce jardin ?

**ISABELLE.**

Je ne puis plus cacher le sujet qui m'amène :  
C'est grossir mes douleurs que de taire ma peine.  
Le prince Florilame...

**LYSE.**

Eh bien ! Il est absent.

**ISABELLE.**

C'est la source des maux que mon âme ressent ;  
1345 Nous sommes ses voisins, et l'amour qu'il nous porte  
Dedans son grand jardin nous permet cette porte.  
La princesse Rosine, et mon perfide époux,

Durant qu'il est absent en font leur rendez-vous :  
Je l'attends au passage, et lui ferai connaître  
1350 Que je ne suis pas femme à rien souffrir d'un traître.

**LYSE.**

Madame, croyez-moi, loin de le quereller,  
Vous ferez beaucoup mieux de tout dissimuler :  
Il nous vient peu de fruit de telles jalousies ;  
Un homme en court plus tôt après ses fantaisies ;  
1355 Il est toujours le maître, et tout notre discours,  
Par un contraire effet, l'obstine en ses amours.

**ISABELLE.**

Je dissimulerai son adultère flamme !  
Une autre aura son coeur, et moi le nom de femme !  
Sans crime, d'un hymen peut-il rompre la loi ?  
1360 Et ne rougit-il point d'avoir si peu de foi ?

**LYSE.**

Cela fut bon jadis ; mais au temps où nous sommes,  
Ni l'hymen ni la foi n'obligent plus les hommes :  
Leur gloire a son brillant et ses règles à part ;  
Où la nôtre se perd, la leur est sans hasard ;  
1365 Elle croît aux dépens de nos lâches faiblesses ;  
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des maîtresses.

**ISABELLE.**

Ôte-moi cet honneur et cette vanité,  
De se mettre en crédit par l'infidélité.  
Si pour haïr le change et vivre sans amie  
1370 Un homme tel que lui tombe dans l'infamie,  
Je le tiens glorieux d'être infâme à ce prix ;  
S'il en est méprisé, j'estime ce mépris.  
Le blâme qu'on reçoit d'aimer trop une femme  
Aux maris vertueux est un illustre blâme.

**LYSE.**

1375 Madame, il vient d'entrer ; la porte a fait du bruit.

**ISABELLE.**

Retirons-nous, qu'il passe.

**LYSE.**

Il vous voit et vous suit.

### SCÈNE III.

**Clindor représentant Théagène, Isabelle  
représentant Hippolyte, Lyse, représentant  
Clarine.**

**CLINDOR.**

Vous fuyez, ma princesse, et cherchez des remises :  
Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promises ?  
Est-ce ainsi que l'amour ménage un entretien ?  
1380 Ne fuyez plus, madame, et n'appréhendez rien :  
Florilame est absent, ma jalouse endormie.

**ISABELLE.**

En êtes-vous bien sûr ?

**CLINDOR.**

Ah ! Fortune ennemie !

**ISABELLE.**

Je veille, déloyal : ne crois plus m'aveugler ;  
Au milieu de la nuit je ne vois que trop clair :  
1385 Je vois tous mes soupçons passer en certitudes,  
Et ne puis plus douter de tes ingraturités :  
Toi-même, par ta bouche, as trahi ton secret.  
Ô l'esprit avisé pour un amant discret !  
Et que c'est en amour une haute prudence  
1390 D'en faire avec sa femme entière confiance !  
Où sont tant de serments de n'aimer rien que moi ?  
Qu'as-tu fait de ton cœur ? Qu'as-tu fait de ta foi ?  
Lorsque je la reçus, ingrat, qu'il te souvienne  
De combien différaient ta fortune et la mienne,  
1395 De combien de rivaux je dédaignai les vœux ;  
Ce qu'un simple soldat pouvait être auprès d'eux :  
Quelle tendre amitié je recevais d'un père !  
Je le quittai pourtant pour suivre ta misère ;  
Et je tendis les bras à mon enlèvement,  
1400 Pour soustraire ma main à son commandement.  
En quelle extrémité depuis ne m'ont réduite  
Les hasards dont le sort a traversé ta fuite !  
Et que n'ai-je souffert avant que le bonheur  
élevât ta bassesse à ce haut rang d'honneur !  
1405 Si pour te voir heureux ta foi s'est relâchée,  
Remets-moi dans le sein dont tu m'as arrachée.  
L'amour que j'ai pour toi m'a fait tout hasarder,  
Non pas pour des grandeurs, mais pour te posséder.

**CLINDOR.**

Ne me reproche plus ta fuite ni ta flamme :  
1410 Que ne fait point l'amour quand il possède une âme ?  
Son pouvoir à ma vue attachait tes plaisirs,  
Et tu me suivais moins que tes propres désirs.  
J'étais lors peu de chose : oui, mais qu'il te souvienne

1415 Que ta fuite égala ta fortune à la mienne,  
Et que pour t'enlever c'était un faible appas  
Que l'éclat de tes biens qui ne te suivaient pas.  
Je n'eus, de mon côté, que l'épée en partage,  
Et ta flamme, du tien, fut mon seul avantage :  
Celle-là m'a fait grand en ces bords étrangers ;  
1420 L'autre exposa ma tête à cent et cent dangers.  
Regrette maintenant ton père et ses richesses ;  
Fâche-toi de marcher à côté des princesses ;  
Retourne en ton pays chercher avec tes biens  
L'honneur d'un rang pareil à celui que tu tiens.  
1425 De quel manque, après tout, as-tu lieu de te plaindre ?  
En quelle occasion m'as-tu vu te contraindre ?  
As-tu reçu de moi ni froideurs, ni mépris ?  
Les femmes, à vrai dire, ont d'étranges esprits !  
Qu'un mari les adore, et qu'un amour extrême  
1430 À leur bizarre humeur le soumette lui-même,  
Qu'il les comble d'honneurs et de bons traitements,  
Qu'il ne refuse rien à leurs contentements :  
S'il fait la moindre brèche à la foi conjugale,  
Il n'est point à leur gré de crime qui l'égale ;  
1435 C'est vol, c'est perfidie, assassinat, poison,  
C'est massacrer son père et brûler sa maison :  
Et jadis des titans l'effroyable supplice  
Tomba sur Encelade avec moins de justice.

**ISABELLE.**

Je te l'ai déjà dit, que toute ta grandeur  
1440 Ne fut jamais l'objet de ma sincère ardeur.  
Je ne suivais que toi, quand je quittai mon père ;  
Mais puisque ces grandeurs t'ont fait l'âme légère,  
Laisse mon intérêt : songe à qui tu les dois.  
Florilame lui seul t'a mis où tu te vois :  
1445 À peine il te connut qu'il te tira de peine ;  
De soldat vagabond il te fit capitaine ;  
Et le rare bonheur qui suivit cet emploi  
Joignit à ses faveurs les faveurs de son roi.  
Quelle forte amitié n'a-t-il point fait paraître  
1450 À cultiver depuis ce qu'il avait fait naître ?  
Par ses soins redoublés n'es-tu pas aujourd'hui  
Un peu moindre de rang, mais plus puissant que lui ?  
Il eût gagné par là l'esprit le plus farouche,  
Et pour remerciement tu veux souiller sa couche !  
1455 Dans ta brutalité trouve quelques raisons,  
Et contre ses faveurs défends tes trahisons.  
Il t'a comblé de biens, tu lui voles son âme !  
Il t'a fait grand seigneur, et tu le rends infâme !  
Ingrat, c'est donc ainsi que tu rends les bienfaits ?  
1460 Et ta reconnaissance a produit ces effets ?

**CLINDOR.**

Mon âme (car encore ce beau nom te demeure,  
Et te demeurera jusqu'à tant que je meure),  
Crois-tu qu'aucun respect ou crainte du trépas  
Puisse obtenir sur moi ce que tu n'obtiens pas ?  
1465 Dis que je suis ingrat, appelle-moi parjure ;  
Mais à nos feux sacrés ne fais plus tant d'injure :

Ils conservent encore leur première vigueur ;  
 Et si le fol amour qui m'a surpris le coeur  
 Avait pu s'étouffer au point de sa naissance,  
 1470 Celui que je te porte eût eu cette puissance ;  
 Mais en vain mon devoir tâche à lui résister :  
 Toi-même as éprouvé qu'on ne le peut dompter.  
 Ce dieu qui te força d'abandonner ton père,  
 Ton pays et tes biens, pour suivre ma misère,  
 1475 Ce dieu même aujourd'hui force tous mes désirs  
 À te faire un larcin de deux ou trois soupirs.  
 À mon égarement souffre cette échappée,  
 Sans craindre que ta place en demeure usurpée.  
 L'amour dont la vertu n'est point le fondement  
 1480 Se détruit de soi-même, et passe en un moment ;  
 Mais celui qui nous joint est un amour solide,  
 Où l'honneur a son lustre, où la vertu préside :  
 Sa durée a toujours quelques nouveaux appas,  
 Et ses fermes liens durent jusqu'au trépas.  
 1485 Mon âme, derechef pardonne à la surprise  
 Que ce tyran des coeurs a faite à ma franchise ;  
 Souffre une folle ardeur qui ne vivra qu'un jour,  
 Et qui n'affaiblit point le conjugal amour.

**ISABELLE.**

Hélas ! Que j'aide bien à m'abuser moi-même !  
 1490 Je vois qu'on me trahit, et veux croire qu'on m'aime ;  
 Je me laisse charmer à ce discours flatteur,  
 Et j'excuse un forfait dont j'adore l'auteur.  
 Pardonne, cher époux, au peu de retenue  
 Où d'un premier transport la chaleur est venue :  
 1495 C'est en ces accidents manquer d'affection  
 Que de les voir sans trouble et sans émotion.  
 Puisque mon teint se fane et ma beauté se passe,  
 Il est bien juste aussi que ton amour se lasse ;  
 Et même je croirai que ce feu passager  
 1500 En l'amour conjugal ne pourra rien changer :  
 Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adresse,  
 En quel péril te jette une telle maîtresse.  
 Dissimule, déguise, et sois amant discret.  
 Les grands en leur amour n'ont jamais de secret ;  
 1505 Ce grand train qu'à leurs pas leur grandeur propre attache  
 N'est qu'un grand corps tout d'yeux à qui rien ne se cache,  
 Et dont il n'est pas un qui ne fît son effort  
 À se mettre en faveur par un mauvais rapport.  
 Tôt ou tard Florilame apprendra tes pratiques,  
 1510 Ou de sa défiance, ou de ses domestiques ;  
 Et lors (à ce penser je frissonne d'horreur)  
 À quelle extrémité n'ira point sa fureur !  
 Puisqu'à ces passe-temps ton humeur te convie,  
 Cours après tes plaisirs, mais assure ta vie.  
 1515 Sans aucun sentiment je te verrai changer,  
 Lorsque tu changeras sans te mettre en danger.

**CLINDOR.**

Encore une fois donc tu veux que je te die  
 Qu'auprès de mon amour je méprise ma vie ?  
 Mon âme est trop atteinte, et mon coeur trop blessé,

1520 Pour craindre les périls dont je suis menacé.  
Ma passion m'aveugle, et pour cette conquête  
Croît hasarder trop peu de hasarder ma tête :  
C'est un feu que le temps pourra seul modérer :  
C'est un torrent qui passe et ne saurait durer.

**ISABELLE.**

1525 Eh bien ! Cours au trépas, puisqu'il a tant de charmes,  
Et néglige ta vie aussi bien que mes larmes.  
Penses-tu que ce prince, après un tel forfait,  
Par ta punition se tienne satisfait ?  
Qui sera mon appui lorsque ta mort infâme  
1530 À sa juste vengeance exposera ta femme,  
Et que sur la moitié d'un perfide étranger  
Une seconde fois il croira se venger ?  
Non, je n'attendrai pas que ta perte certaine  
Puisse attirer sur moi les restes de ta peine,  
1535 Et que de mon honneur, gardé si chèrement,  
Il fasse un sacrifice à son ressentiment.  
Je préviendrai la honte où ton malheur me livre,  
Et saurai bien mourir, si tu ne veux pas vivre.  
Ce corps, dont mon amour t'a fait le possesseur,  
1540 Ne craindra plus bientôt l'effort d'un ravisseur.  
J'ai vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie  
De servir au mari de ton illustre amie.  
Adieu : je vais du moins, en mourant avant toi,  
Diminuer ton crime, et dégager ta foi.

**CLINDOR.**

1545 Ne meurs pas, chère épouse, et dans un second change  
Vois l'effet merveilleux où ta vertu me range.  
M'aimer malgré mon crime, et vouloir par ta mort  
éviter le hasard de quelque indigne effort !  
Je ne sais qui je dois admirer davantage,  
1550 Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage ;  
Tous les deux m'ont vaincu : je reviens sous tes lois,  
Et ma brutale ardeur va rendre les abois ;  
C'en est fait, elle expire, et mon âme plus saine  
Vient de rompre les noeuds de sa honteuse chaîne.  
1555 Mon coeur, quand il fut pris, s'était mal défendu :  
Perds-en le souvenir.

**ISABELLE.**

Je l'ai déjà perdu.

**CLINDOR.**

Que les plus beaux objets qui soient dessus la terre  
Conspirent désormais à me faire la guerre ;  
Ce coeur, inexpugnable aux assauts de leurs yeux,  
1560 N'aura plus que les tiens pour maîtres et pour dieux.

**LYSE.**

Madame, quelqu'un vient.

## SCÈNE IV.

**Clindor représentant Théagène, Isabelle  
représentant Hippolyte, Lyse, représentant  
Clarine, Éraste, troupe de domestiques de  
Florilame.**

*Ici on rabaisse une toile qui couvre le jardin et les corps de Clindor  
et d'Isabelle, et le magicien et le père sortent de la grotte.*

**ÉRASTE, poignardant Clindor.**

Reçois, traître, avec joie  
Les faveurs que par nous ta maîtresse t'envoie.

**PRIDAMANT, à Alcandre.**

On l'assassine, ô dieux ! Daignez le secourir.

**ÉRASTE.**

Puissent les suborneurs ainsi toujours périr !

**ISABELLE.**

1565 Qu'avez-vous fait, bourreaux ?

**ÉRASTE.**

Un juste et grand exemple,  
Qu'il faut qu'avec effroi tout l'avenir contemple,  
Pour apprendre aux ingrats, aux dépens de son sang,  
À n'attaquer jamais l'honneur d'un si haut rang.  
Notre main a vengé le prince Florilame,  
1570 La princesse outragée, et vous-même, madame,  
Immolant à tous trois un déloyal époux,  
Qui ne méritait pas la gloire d'être à vous.  
D'un si lâche attentat souffrez le prompt supplice,  
Et ne vous plaignez point quand on vous rend justice.  
1575 Adieu.

**ISABELLE.**

Vous ne l'avez massacré qu'à demi :  
Il vit encore en moi ; soulez son ennemi ;  
Achevez, assassins, de m'arracher la vie.  
Cher époux, en mes bras on te l'a donc ravie !  
Et de mon coeur jaloux les secrets mouvements  
1580 N'ont pu rompre ce coup par leurs pressentiments !  
Ô clarté trop fidèle, hélas ! Et trop tardive,  
Qui ne fait voir le mal qu'au moment qu'il arrive !  
Fallait-il... Mais j'étouffe, et, dans un tel malheur,  
Mes forces et ma voix cèdent à ma douleur ;  
1585 Son vif excès me tue ensemble et me console,  
Et puisqu'il nous rejoint...

**LYSE.**

Elle perd la parole.  
Madame... Elle se meurt ; épargnons les discours,  
Et courons au logis appeler du secours.

## **SCÈNE V.**

**Alcandre, Pridamant.**

**ALCANDRE.**

Ainsi de notre espoir la fortune se joue :  
1590 Tout s'élève ou s'abaisse au branle de sa roue ;  
Et son ordre inégal, qui régit l'univers,  
Au milieu du bonheur a ses plus grands revers.

**PRIDAMANT.**

Cette réflexion, mal propre pour un père,  
Consolerait peut-être une douleur légère ;  
1595 Mais après avoir vu mon fils assassiné,  
Mes plaisirs foudroyés, mon espoir ruiné,  
J'aurais d'un si grand coup l'âme bien peu blessée,  
Si de pareils discours m'entraient dans la pensée.  
Hélas ! Dans sa misère il ne pouvait périr ;  
1600 Et son bonheur fatal lui seul l'a fait mourir.  
N'attendez pas de moi des plaintes davantage :  
La douleur qui se plaint cherche qu'on la soulage ;  
La mienne court après son déplorable sort.  
Adieu ; je vais mourir, puisque mon fils est mort.

**ALCANDRE.**

1605 D'un juste désespoir l'effort est légitime,  
Et de le détourner je croirais faire un crime.  
Oui, suivez ce cher fils sans attendre à demain ;  
Mais épargnez du moins ce coup à votre main ;  
Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,  
1610 Et pour les redoubler voyez ses funérailles.

*Ici on relève la toile, et tous les comédiens paraissent avec leur portier avec leur portier, qui comptent de l'argent sur une table, et en prennent chacun leur part.*

**PRIDAMANT.**

Que vois-je ? Chez les morts compte-t-on de l'argent ?

**ALCANDRE.**

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent.

**PRIDAMANT.**

Je vois Clindor ! Ah dieux ! Quelle étrange surprise !  
Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse !



1615 Quel charme en un moment étouffe leurs discords,  
Pour assembler ainsi les vivants et les morts ?

Discord : désunion, dispute, querelle.  
[F]

**ALCANDRE.**

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,  
Leur poème récité, partagent leur pratique :  
L'un tue, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié ;  
1620 Mais la scène préside à leur inimitié.  
Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs paroles,  
Et, sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,  
Le traître et le trahi, le mort et le vivant,  
Se trouvent à la fin amis comme devant.  
1625 Votre fils et son train ont bien su, par leur fuite,  
D'un père et d'un prévôt éviter la poursuite ;  
Mais tombant dans les mains de la nécessité,  
Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

**PRIDAMANT.**

Mon fils comédien !

**ALCANDRE.**

D'un art si difficile  
1630 Tous les quatre, au besoin, ont fait un doux asile ;  
Et depuis sa prison, ce que vous avez vu,  
Son adultère amour, son trépas imprévu,  
N'est que la triste fin d'une pièce tragique  
Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique,  
1635 Par où ses compagnons en ce noble métier  
Ravissent à Paris un peuple tout entier.  
Le gain leur en demeure, et ce grand équipage,  
Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,  
Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer  
1640 Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

**PRIDAMANT.**

J'ai pris sa mort pour vraie, et ce n'était que feinte ;  
Mais je trouve partout mêmes sujets de plainte.  
Est-ce là cette gloire, et ce haut rang d'honneur  
Où le devait monter l'excès de son bonheur ?

**ALCANDRE.**

1645 Cessez de vous en plaindre. à présent le théâtre  
Est en un point si haut que chacun l'idolâtre,  
Et ce que votre temps voyait avec mépris  
Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits,  
L'entretien de Paris, le souhait des provinces,  
1650 Le divertissement le plus doux de nos princes,  
Les délices du peuple, et le plaisir des grands :  
Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps ;  
Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde  
Par ses illustres soins conserver tout le monde,  
1655 Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau  
De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.  
Même notre grand roi, ce foudre de la guerre,  
Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,  
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois

- 1660 Prêter l'oeil et l'oreille au théâtre français :  
C'est là que le Parnasse étale ses merveilles ;  
Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles ;  
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard  
De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.  
1665 D'ailleurs, si par les biens on prise les personnes,  
Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes ;  
Et votre fils rencontre en un métier si doux  
Plus d'accommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.  
Défaites-vous enfin de cette erreur commune,  
1670 Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

**PRIDAMANT.**

- Je n'ose plus m'en plaindre, et vois trop de combien  
Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.  
Il est vrai que d'abord mon âme s'est émue :  
J'ai cru la comédie au point où je l'ai vue ;  
1675 J'en ignorais l'éclat, l'utilité, l'appas,  
Et la blâmais ainsi, ne la connaissant pas ;  
Mais depuis vos discours mon coeur plein d'allégresse  
A banni cette erreur avec sa tristesse.  
Clindor a trop bien fait.

**ALCANDRE.**

N'en croyez que vos yeux.

**PRIDAMANT.**

- 1680 Demain, pour ce sujet, j'abandonne ces lieux ;  
Je vole vers Paris. Cependant, grand Alcandre,  
Quelles grâces ici ne vous dois-je point rendre ?

**ALCANDRE.**

- Servir les gens d'honneur est mon plus grand désir :  
J'ai pris ma récompense en vous faisant plaisir.  
1685 Adieu : je suis content, puisque je vous vois l'être.

**PRIDAMANT.**

Un si rare bienfait ne se peut reconnaître :  
Mais, grand mage, du moins croyez qu'à l'avenir  
Mon âme en gardera l'éternel souvenir.

**FIN**

### **Extrait du privilège du Roi**

Par grace et privilège du Roi, il est permis à François Targa, marchand libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, L'illusion Comique Comédie par Mr CORNEILLE, et défenses sont faites à tous imprimeurs libraires, et autres, d'imprimer, ni faire imprimer, le dit livre sans sa permission, ou de ceux qui en ont droit de lui, et cependant le temps de sept ans à compter du jour que le dit livre sera achevé d'imprimer pour la première fois, à peine aux contrevenants de trois mille livres d'amende, confiscation des exemplaires qui se trouveront contrefaits, et à tous dépens, dommages et intérêts, ainsi qu'il est contenu plus au long aux dites lettres du privilège. Donné à Paris le onzième février six cent trente neuf.

Par le Roi en son Conseil, signé CONRART.

Achevé d'imprimer ce 16 mars 1639. Les exemplaires ont été fournis ainsi qu'il est porté par le privilège.

**PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE**

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].